

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 85.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 28 AOUT 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DUMARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

LES ÉVÉNEMENTS DE 1838.—Nos amis les Irlandais, par A. Gélina.—Le colonel de Salaberry et les Hurons de Loreto, par T. P. Béland.—Ça et là.—Nos gravures.—Récettes utiles.—Une histoire de loup-garou, par V. Eugène Dick.—Le latin appris dans un leçon, par un Académicien d'Etampes.—Variétés.—Gasp. ri de Besse, par Michel Masson.—Les deux frères, par Ls. Collas.—Les échecs.—Poésie : Le jeu de dames, par Jacquelin Molez.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le premier voyage sur mer des fils du prince de Galles : Apprenant à épouser le câble; Portraits des princes Albert-Victor et Georges de Galles; Niagara : Le vieux fort Missisauga; Montréal : La descente dans les bureaux de la banque d'Épargne; Un mastodonte; Le plan du commodore Cheyne pour atteindre le pôle Nord; Alger : Rue du diable; La Kaaba. Le célèbre pavillon du coup-d'éventail.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LES ÉVÉNEMENTS DE 1838

Nous croyons devoir compléter notre esquisse de ce qui s'est passé dans le comté de Beauharnois, en 1838, par le récit qu'en a fait et publié M. Prieur dans les *Soirées Canadiennes* de 1864.

Après quelques remarques préliminaires sur l'état des esprits à Saint-Timothée, M. Prieur continue :

L'organisation dans ma paroisse, à laquelle je n'avais pas pris une grande part, consistait, tout bonnement, dans la promesse d'un certain nombre de se rendre en armes à l'appel des chefs, alors encore à peine désignés. Quant à notre armement, il ne demandait pas un gros train d'équipages pour son transport, quelques centaines de cartouches et une petite quantité de poudre et de plomb composaient notre dépôt de munition. Notre parc d'artillerie comptait seulement six canons de bois cerclés de fer : nos partitions pouvaient réunir environ cent fusils de chasse, dont la plupart dataient du temps des Français; les autres étaient armés de fourches de fer en guise de piques et de faux transformées en sabres.

C'est ainsi équipés, moins les canons qui ne pouvaient guère se prêter aux exigences du transport, que les contingents des paroisses de Ste-Martine, St-Timothée et Beauharnois se réunirent au village de Beauharnois, dans la nuit du 3 au 4 novembre.

A quatre heures du matin, nous étions là rassemblés au nombre d'environ 600 hommes, dont la moitié étaient armés de fusils et le reste d'instruments de ferme transformés en armes de guerre.

Notre campagne devait s'ouvrir, le matin même, par la prise d'un bateau à vapeur (le *Brougham* je pense) qui, à cette époque, faisait le trajet entre Lachine et les Cascades. On imaginait que les autorités militaires ne manqueraient pas de se servir de ce bateau pour transporter les troupes, et le bruit courait même que ce vapeur venait d'être armé de deux canons et muni d'une escouade de soldats, afin d'en assurer l'usage au gouvernement. Il parut donc important de ne pas remettre à un autre jour la tâche de s'en rendre maître et il fut résolu qu'on s'en emparerait le jour même, qui était celui de son passage à Beauharnois, descendant à Lachine.

Comme nous nous attendions à une vigoureuse résistance, nous primes plus de précautions que n'en aurait comporté l'attaque d'un simple bateau de commerce. Deux heures furent employées à organiser nos préparatifs, et quand le vapeur fit son apparition, à six heures du matin, ce même jour du 4 novembre, nous avions des piquets postés dans diverses parties du village, une centaine d'hommes dans les maisons voisines du quai et cinquante hommes, sous mes ordres, placés à l'abri d'un hangar sur le quai même.

Dès que le bateau fut fixé au quai par ses amarres, je donnai le signal, et, courant à toutes jambes, nous fûmes en un instant sur le pont du vapeur qui, en fort peu de temps, se trouva envahi par environ cent cinquante patriotes en armes.

Il n'y avait à bord, en fait de militaire, que deux officiers anglais, chargés, sans doute, de quelque mission à laquelle nous n'étions pas tout à fait étrangers, et nulle résistance ne nous fut offerte.

Il serait difficile de peindre la confusion qui se fit parmi les passagers, encore presque tous au lit et endormis, lorsque le bruit des pas de nos gens vint les tirer de leur sommeil; les hommes s'étant vêtus à la hâte, demandaient ce que tout cela voulait dire, et les femmes, en robes de nuit, couraient implorant pitié de la part de tous ces gens armés.

Je m'étais hâté de me mettre en rapport avec le capitaine du bateau, que je connaissais, pour lui dire de réunir son monde afin de leur communiquer que nul danger les menaçait, ni dans leurs personnes ni dans leurs propriétés, et de leur expliquer la cause de cet acte de violence dont ils étaient accidentellement l'objet.

Le calme se rétablit bientôt, et, quand le capitaine m'informa que les passagers avaient fini leur toilette, je me rendis auprès d'eux pour leur offrir l'hospitalité du village des patriotes. Une vingtaine de passagers, dames et messieurs, y compris les deux officiers, furent conduits chez M. le curé Quintal, qui les reçut de son mieux;

les autres furent logés à l'hôtel Provost, situé près du débarcadère.

Avant l'arrivée à Beauharnois des contingents de Sainte-Martine et de Saint-Timothée, on avait opéré l'arrestation de l'hon. M. Ellice, seigneur de Beauharnois, récemment arrivé d'Angleterre, et d'autres personnes connues pour fermes soutiens du gouvernement; tous avaient été envoyés sous escorte à trois lieues de distance dans la paroisse de Châteauguay.

Pour ma part, j'étais on ne peut plus peiné de ces détentions; mais, d'un autre côté, on avouera qu'elles étaient nécessaires au succès de la cause que nous défendions, et constituaient, sous les circonstances, une mesure de précaution indispensable.

Désirant rendre cette mesure aussi tolérable que possible aux personnes concernées, je me rendis auprès de madame Ellice, qui avait avec elle une autre dame qu'on me dit être sa sœur, pour l'assurer que son mari et ses compagnons de captivité ne couraient aucun danger, et pour lui offrir toutes les consolations en notre pouvoir. Ces dames ayant exprimé le désir de se réfugier au presbytère de Beauharnois, six des cultivateurs les plus respectables furent chargés de les y accompagner, en même temps que nous placions une garde régulière au manoir pour mettre les propriétés à l'abri de toute atteinte. Un courrier fut accordé à madame Ellice pour communiquer avec son mari, et tous les jours nos prisonniers échangeaient des nouvelles avec les dames de leurs familles laissées à Beauharnois : en un mot, tout fut fait de ce qui pouvait témoigner à ces familles le respect et la sympathie dont elles étaient l'objet.

C'est ici le lieu de rendre à mes compatriotes ce témoignage que, du sein de cette foule soudainement armée, sans organisation et sans autorité reconnue, nul désordre n'est sorti; personne ne déshonora la cause que nous regardions comme grande et juste.

Des postes furent placés en divers endroits pour protéger les familles et les propriétés des personnes d'origine britannique désignées sous les noms de *tories* ou de *bureaucrates*, retenues prisonnières à Châteauguay ou dans l'hôtel Provost. Cela fait, nous attendions les ordres qu'on devait recevoir incessamment du Gouvernement provisoire, qu'on nous avait dit être organisé sur les frontières.

Sur les deux heures du même jour, un courrier nous apporta un ordre, qu'il nous dit écrit de la main du Dr Robert Nelson, et envoyé par les Drs Nelson et Côté, nous enjoignant de nous tenir prêts à marcher sous deux heures d'avis, sur un point qui devait nous être indiqué sous peu.

Le reste de cette première journée de campagne et la nuit qui la suivit, se passèrent le plus tranquillement possible.

Sur les six heures du matin, le 5, un courrier de Châteauguay nous apporta la nouvelle que les chefs de cette paroisse, entre autres M.M. Cardinal et Duquette, venaient d'être arrêtés.

Ces arrestations avaient été exécutées par des sauvages du Sault Saint-Louis commandés par M. Georges de Lorimier. Par une de ces coïncidences si fréquentes pendant les révolutions, nous avions au milieu de nous à Beauharnois, dans ce moment, l'infortuné Chevalier de Lorimier, plus tard condamné à mort et exécuté, membre de la même famille que celui qui venait de faire si grande preuve de son zèle pour la cause opposée.

Ces arrestations avaient jeté l'alarme dans l'esprit d'un bon nombre d'anciens et respectables cultivateurs, qui, n'ayant probablement jamais eu grande confiance dans l'organisation de l'insurrection, se voyant commandés en grande partie par des jeunes gens sans expérience, prévoyaient dès lors les suites funestes immédiates d'un mouvement ainsi concerté et exécuté. Une députation d'entre eux vint s'adresser à l'infortuné Chevalier de Lorimier et à moi, pour nous proposer d'aller chercher l'hon. M. Ellice afin de s'en faire un protecteur auprès du gouvernement et de déposer volontairement les armes en sa présence.

Je répondis à ces braves gens que personne n'était forcé d'agir avec nous, que la délivrance de M. Ellice n'aurait pas l'effet qu'ils en attendaient, et que, pour moi, je ne pouvais prendre sur ma responsabilité un pareil acte, sans savoir quelle suite il pouvait avoir sur le sort de ceux qui comptaient sur notre concours et auxquels ce concours était promis.

M. de Lorimier n'avait jusque-là pris aucune part active au mouvement, du moins à ma connaissance personnelle. Sur la réponse faite aux

personnes que je viens de désigner, le projet qu'elles proposaient fut abandonné et chacun accepta, dès lors, avec résignation, les conséquences de ce qui pouvait advenir de la situation.

Dans la nuit du 5 au 6, on vint annoncer que les sauvages du Sault-Saint-Louis s'avançaient contre le village de Beauharnois. Il était en ce moment environ deux heures du matin, et la nuit était d'une obscurité extrême. L'appel aux armes fut de suite fait, et, aussitôt que réunis, ce qui ne prit qu'un instant, nous nous mîmes en marche à la rencontre de l'ennemi. Mais on avait fait erreur, et, à la suite d'une marche difficile et fatigante, nous regagnâmes nos quartiers.

Pendant notre séjour au village, les femmes et les enfants des cultivateurs de la paroisse nous apportaient des provisions que nous préparions de notre mieux, et nous logions dans divers édifices et maisons du village, par escouades.

Le 6, je reçus une invitation à dîner à bord du bateau à vapeur, de la part du capitaine, M. Wipple, alors prisonnier sur parole avec son équipage. J'acceptai, et ce fut le premier repas tranquille et confortable que j'avais eu depuis plusieurs jours.

La journée du 6 fut une journée d'inquiétude : nous ne recevions de nouvelles de nulle part excepté de Châteauguay, où nos amis se décourageaient d'avoir perdu leurs chefs et de ne rien savoir de ce qui se passait ailleurs.

Le 7, sur les deux heures de l'après-midi, il nous vint un courrier du camp des patriotes dit le Baker, du nom de l'endroit occupé par ce camp sur les bords de la rivière Châteauguay, à trois lieues de Beauharnois. Le camp de Baker comptait environ trois cents hommes et le courrier venait nous demander du secours, en nous informant qu'un parti de huit cents hommes, composés de troupes régulières et de volontaires, sous le commandement de M. le major Campbell (1), marchait sur eux.

Nous passâmes alors et de suite la revue de nos gens, et prenant avec nous deux cents hommes, Chevalier de Lorimier et moi nous nous mîmes en marche pour le camp de Baker, en toute hâte. Le reste de nos troupes, alors réunies à Beauharnois, devait, d'après l'arrangement pris, y demeurer sous le commandement de M.M. Wattier et Roy, jusqu'à nouvel ordre.

Nous arrivâmes à Baker vers les six heures du soir, à la suite, comme on peut le voir, d'une marche forcée soutenue par tous nos hommes avec autant de gaieté que de force et de courage. Nous trouvâmes nos amis sur leurs gardes, protégés contre toute surprise par des piquets de sentinelles jetés dans toutes les directions. Ce fut ainsi que se passa la nuit du 7 au 8.

Le 8, sur les neuf heures du matin, des sentinelles, se repliant, vinrent nous informer que les troupes s'avançaient et, bientôt, nous pûmes les distinguer sans être vus, à environ un quart de lieue de nous, où elles s'arrêtèrent.

Apparemment que ces troupes étaient fatiguées; car elles ne bougèrent pas de toute cette journée, pas même pour faire des reconnaissances de notre côté. Tout ce jour et la nuit du 8 au 9 se passèrent à observer l'ennemi et à prendre nos dispositions pour la bataille, maintenant immminente, entre nous, étrangers à l'art de la guerre et fort mal armés, et une troupe supérieure en nombre, bien disciplinée et armée jusqu'aux dents.

Nous avions élu pour chef M. le Dr Ferrigo, un vétéran des milices de 1812, lequel devait nous trouver bien différents, sous le rapport de la discipline et de l'équipement, de ce qu'étaient nos pères, ces fortes milices régulières qui, juste un quart de siècle plus tôt, avaient remporté cette belle victoire qu'on connaît, sur les bords de cette même rivière Châteauguay.

Nous allions, en ce moment, marcher contre ce même drapeau que défendaient alors nos pères! Cependant, nous allions, nous aussi, combattre pour la patrie, et tous les souvenirs du glorieux passé, des luttes héroïques de notre petit peuple, semblaient devoir, en ce moment de faiblesse apparente et de décourageantes circonstances, nous tenir lieu d'armes et de drapeau.

DURANT ET APRÈS LE COMBAT

Le 9 novembre, sur les neuf heures du matin, des hommes de piquet vinrent nous avertir que l'ennemi s'avançait. Des trépidations de joie accueillirent cette nouvelle dans nos rangs,

(1) Il ne s'agit point ici de M. le major Campbell, plus tard représenté du comté de Rouville.

et l'ordre fut aussitôt donné de nous mettre en rang de bataille pour attendre l'ennemi.

Notre commandant, le Dr Perrigo, après avoir donné ses ordres, s'était absenté, pour s'assurer que rien ne nous menaçait sur les derrières et voir à ce que tout fût mis en règle dans le camp. Il n'était pas encore revenu, lorsque nous vîmes l'ennemi déboucher par le grand chemin. L'enthousiasme de nos hommes était tel et leur désir d'en venir aux mains si grand que, sans attendre le chef, ils demandèrent à M. Neveu, un de nos officiers, de se mettre à la tête et de prendre le commandement, ce que celui-ci, aussi impatient que les autres, fit, en criant de sa voix de tonnerre et du haut de sa grande taille : — *En avant !* . . .

A ce cri répondirent, par un *hourra* ! nos cinq cents voix, puis de suite nous nous élançâmes, à travers champs, dans la direction des troupes en criant : — *Victoire !*

Nous courions sur l'ennemi, en le prenant en écharpe, et nous fîmes une décharge qui ne dut pas avoir un grand effet, étant tirée de trop loin ; mais le bruit, joint aux cris que poussèrent, en apparaissant, nos bandes, dont l'ennemi ignorait le nombre, qu'il s'exagérait sans doute, eut l'effet de créer une certaine panique, dont nous profitâmes pour recharger nos armes, sans ralentir nos cris et à peine notre course.

Une décharge générale mal dirigée des troupes fit siffler au-dessus de nos têtes une grêle de balles, dont pas un de nous ne fut atteint, pas plus que des autres décharges qui suivirent. Pendant ce temps-là, nous courions toujours, à travers les guérets, les fossés et les clôtures, tirant à volonté, avec un certain effet, comme nous le sûmes un peu plus tard.

Enfin, nous allions toucher l'ennemi, lorsqu'une dernière décharge, accompagnée d'un redoublement de cris, acheva de le démoraliser et nous le vîmes prendre la fuite, emportant deux morts et plusieurs blessés, d'après ce que nous remarquâmes nous-mêmes et les informations que nous reçûmes plus tard des gens du voisinage.

Nos gens se mettaient déjà à la poursuite sur le chemin, lorsque le Dr Perrigo, qui nous avait rejoint au bruit de la première volée, s'avança jusqu'aux premiers rangs donnant partout l'ordre de s'arrêter.

Sans doute que notre commandant redoutait, avec raison, une reprise d'offensive de la part de soldats armés de baïonnettes contre nos hommes qui n'en avaient pas ; probablement qu'il ne pouvait s'expliquer la retraite précipitée des troupes autrement qu'en supposant, dans ce mouvement, une ruse imaginée pour nous amener à une rencontre corps à corps à armes tout à fait inégales. Quoiqu'il en soit des opinions de notre chef alors et du motif de la retraite de l'ennemi, nous n'obéîmes qu'à grand regret à l'injonction de notre commandant, et plusieurs de nous, entre autres Chevalier de Lorimier, lui en firent sur le champ de sanglants reproches.

L'ennemi, qui comptait quelques centaines d'hommes, mais pas huit cents comme on nous avait dit, observé par des hommes chargés de ce soin, était bien en retraite : nous rejoignîmes, alors, nos quartiers de résidence au camp, dont les logements étaient les maisons et les granges de MM. Baker, Vallée et autres cultivateurs établis à la fourche des quatre chemins.

Il faisait froid ce jour-là et il neigeait un peu ; la tristesse de l'atmosphère était en harmonie avec notre mécontentement de n'avoir pas profité d'une victoire, acquise sans sacrifice de notre part, qui aurait pu, selon nous, nous fournir des armes et des munitions en abondance.

Sur le soir, un courrier vint nous apprendre la fâcheuse nouvelle de la déroute de nos amis de Lacolle et des Côtes : il ajoutait que beaucoup avaient été faits prisonniers et que les nouvelles étaient partout mauvaises.

Il était évident que notre position allait devenir intenable et que rester plus longtemps réunis en ce lieu était vouloir attirer la dévastation dans l'endroit, sans aucun résultat possible pour la cause que nous défendions. Toute la nuit du 9 au 10 se passa à délibérer ; nous comprîmes dès lors qu'il devait être bien triste pour nous le lendemain de la victoire.

Il fut convenu que ceux qui n'étaient pas trop compromis rejoindraient tranquillement leurs foyers ; que les autres, sous les ordres de Chevalier de Lorimier, se dirigeraient vers la frontière, éloignée de quinze lieues, tandis que moi je retournerais avec mon monde à Beauharnois, pour y conférer avec nos amis restés dans ce village.

J'arrivai à Beauharnois le 10 à onze heures de la matinée : j'y trouvai deux cent quarante hommes sous les armes ; les autres, après une absence de sept jours, bien longue pour un cultivateur canadien, étaient allés rendre visite à leurs familles. Le découragement se lisait sur toutes les figures ; il y avait de quoi, en songeant à l'absence totale d'organisation et de moyens, aux périls certains et inutiles que courraient tant de familles et à la pensée que, probablement en ce moment, nous étions les seuls sous les armes. Malgré tout, comme nous n'avions pas reçu d'ordre de mettre un terme à toute tentative de résistance, nous résolûmes de tenir bon aussi longtemps que possible.

A trois heures de l'après-midi, un messenger vint nous apprendre qu'un corps d'armée qu'on estimait à 1,200 hommes, composé de réguliers et de volontaires de Glengarry, qu'on disait traîner avec lui six pièces d'artillerie, avait traversé le fleuve au pied du lac Saint-François et marchait sur Beauharnois.

A la réception de cette nouvelle, nous nous mîmes à faire à la hâte nos dispositions pour

marcher à la rencontre des troupes, sans songer même, pour le moment, à la folie, je puis dire, d'une semblable idée. Je donnai l'ordre à un certain nombre de garder le village et nos prisonniers et nous nous mîmes de suite en marche vers Saint-Timothée (ma paroisse), par où venaient les troupes, traînant avec nous quatre canons de bois montés sur des affûts improvisés.

J'avais envoyé tout d'abord en avant un parti d'hommes, chargé de surveiller les mouvements de l'ennemi et de détruire un pont situé sur une profonde ravine qui coupe le chemin entre les paroisses de Saint-Timothée et de Beauharnois. Nous rencontrâmes ce parti à trois quarts de lieue du village de Beauharnois ; il nous faisait rapport que les troupes étaient engagées sur le pont, lors de son arrivée en cet endroit, et que par conséquent elles ne tarderaient pas à se présenter devant nous ; car nous n'étions en ce moment qu'à une demi-heure de marche de ce pont.

A l'endroit où nous étions alors, le chemin longe le fleuve Saint-Laurent et se trouve à coté de l'autre côté une forte clôture de pierre ; la route, ainsi resserrée entre le fleuve et le mur, décrit un demi-cercle : nous résolûmes d'attendre l'ennemi près de ce mur, à l'abri duquel nous pouvions ouvrir sur ses rangs pressés un feu d'enfilade, au moment où la colonne commencerait à décrire le demi-cercle formé par le chemin qu'il lui fallait suivre.

Il faisait froid, le jour commençait déjà à tomber, nous étions là agenouillés sur le sol gelé, le fusil sur la cuisse, récitant nos chapelets après avoir dit en commun les litanies. On entendait déjà le bruit des lourdes voitures et de la cavalerie qui s'avançaient lentement et pesamment sur le chemin durci, lorsque M. le capitaine Roy vint à moi et, s'adressant à tous, nous dit qu'il y avait folie de vouloir tenter quelque chose avec cette poignée d'hommes mal armés ; que commencer une résistance impossible, c'était répandre inutilement le sang et attirer sur nos paroisses la vengeance d'un ennemi puissant et implacable : il nous proposa d'abandonner toute idée d'attaquer la troupe.

Je ne pus me refuser à admettre la justesse de son raisonnement et il donna l'ordre de se disperser. Chacun prit alors son parti, gagnant à travers champs sa demeure.

Retiré, avec un certain nombre, à quelques arpents de là, je pus voir défilé la troupe dans l'ombre de la nuit qui venait de commencer. Le bruit de son passage n'était pas encore perdu dans le lointain que la noirceur, maintenant complète, nous laissait voir du côté de Saint-Timothée la lueur des incendies que les troupes avaient allumées sur leur route.

Nous aurons occasion de revenir sur ces événements, lorsque nous parlerons de l'arrestation, des procès et des infortunes de ceux qui y prirent part.

NOS AMIS LES IRLANDAIS

Les travailleurs irlandais de Québec ont joué un rôle important dans l'émeute du 15 août. Ce sont eux qui ont commencé le tapage, qui ont attaqué les travailleurs canadiens-français, et qui ont si bien joué du pistolet et de la fronde ensuite. Ce n'est pas la première fois qu'ils se distinguent de cette façon. Ils sont notés pour être brouillons et querelleurs, aussi bien que féroces dans la lutte, et on les retrouve au fond de presque toutes les émeutes qui ont illustré l'histoire contemporaine de la ville de Champlain.

Au reste, c'est là le caractère distinctif de leur race, et ceux de Québec ne diffèrent guère de leurs congénères des autres villes. Les Irlandais sont assez généralement reconnus comme une nation turbulente et frondeuse. Ils ont fait leur marque comme tels, non-seulement à domicile, dans leur île verdoyante, mais dans tous les pays du globe où ils ont porté leurs pas. En Angleterre, leur réputation est si bien établie, qu'il existe dans certaines villes des règlements qui en interdisent le séjour aux compatriotes du grand O'Connell. S'il arrive qu'un voyageur de cette origine traverse ces localités, on lui enjoint de déguerpir le jour même, avant le coucher du soleil — tant sont rodoutées leurs habitudes tapageuses. On les considère comme des voisins incommodes et comme des hôtes peu délicats, ne se faisant pas scrupule d'abuser de l'hospitalité qu'on leur accorde pour troubler la paix.

Ici, en Canada, les Irlandais ont été pour nous une source d'ennuis considérable, par leur caractère inquiet et turbulent.

Nous les avons eus sur les bras à diverses reprises, sous forme de participants effectifs dans nos émeutes intérieures, d'agresseurs dans les invasions féniennes, et d'assassins politiques même, sans parler des troubles causés par les Irlandais oran-

gistes. A Québec, comme aussi à Montréal, ils se sont rendus franchement détestables et insupportables à leurs concitoyens canadiens-français, bien qu'ils ne soient eux-mêmes que des étrangers ou des nouveaux venus parmi nous. Et cependant, nous les avons accueillis comme des coreligionnaires et des compatriotes. En récompense, ils nous jaloussent, nous trahissent, et sont prêts à massacrer les nôtres en toute occasion.

Y a-t-il rien de plus outrageant et de plus indigne que la conduite de ces manœuvres irlandais qui prétendent monopoliser le travail du port de Québec et en exclure les Canadiens-français, et qui attaquent ceux-ci avec des armes à feu pour les effrayer et les empêcher de faire concurrence ?

Nous savons bien qu'il y a nombre de gens bien pensants et d'excellents citoyens parmi notre population irlandaise. Ceux-là déplorent la conduite de leurs compatriotes. Mais il n'en est pas moins regrettable de voir le mauvais esprit qui règne dans la masse et les excès auxquels elle se porte.

Les Irlandais parlent haut de la persécution qu'ils ont subie chez eux, et de l'exclusivisme anglais. Que ne parlent-ils aussi de l'exclusivisme irlandais et des mœurs querelleuses de leur race ?

A. GÉLINAS.

LE COLONEL DE SALABERRY ET LES HURONS DE LORETTE

Le mouvement populaire en faveur de l'érection d'un monument au héros de Châteauguay, donne de l'actualité au fait suivant, qui m'a été raconté, il y a quelques jours, par le chef des Hurons de la Jeune-Lorette :

C'était en 1812 ; la jeunesse canadienne était appelée sous les armes pour défendre la patrie. Mue par un sentiment de patriotisme et docile à la voix des autorités ecclésiastiques, elle s'était empressée de se rendre à l'appel du gouvernement anglais ; de plus, on avait décidé de demander le concours des Sauvages, encore en assez grand nombre à cette époque.

Le colonel de Salaberry se chargea lui-même d'aller à Lorette pour recruter les Hurons, et, dans ce but, une grande assemblée fut convoquée, et le colonel leur annonça alors que leurs services étaient requis ; tous s'empressèrent à l'envi de donner leurs noms pour aller combattre sous le drapeau anglais.

Après s'être consulté avec les autorités militaires, M. de Salaberry revint au village, quelques jours après, annoncer aux Hurons que le gouvernement avait décidé de les garder comme réserve au cas où Québec serait attaqué et où les Américains envahiraient le pays par le chemin de Kennébec.

Nonobstant cette déclaration, six Hurons, parmi lesquels Joseph et Stanislas Vincent, réclamèrent à grands cris l'honneur d'aller servir dans les rangs des Voltigeurs Canadiens.

A la bataille de Châteauguay, où 300 Canadiens accomplirent ce fait d'armes étonnant de mettre en déroute un corps d'armée de sept ou huit mille hommes, les frères Vincent traversèrent la rivière à la nage pour faire prisonniers les fuyards qui refusaient de se rendre.

Mais ces deux héros, très-braves et très-déterminés pendant l'action, n'étaient pas très-forts sur la discipline, en sorte que quelques jours après la bataille, se croyant parfaitement libres, ils laissèrent le service et abandonnèrent leur compagnie pour retourner dans leurs foyers. C'était un cas de désertion flagrante, et, d'après le code militaire, qui est inexorable à ce sujet, ils devaient être passés par les armes ; il ne fallut rien moins que l'influence suprême du colonel de Salaberry pour obtenir leur grâce, et, à ce sujet, voici ce qu'écrivait M. de Salaberry, père, au colonel, son fils :

A Beauport, le 4 décembre 1813.

Mon cher fils,

Joseph et Stanislas Vincent, de ton régiment, sont arrivés à Lorette, le 2 décembre, et sont

venus tout de suite se rendre à moi. Ils témoignent un vrai repentir et un grand regret de ce qu'ils ont fait. Ils disent qu'ils savent bien qu'il n'y a pas de bonnes excuses pour une telle folie ; mais que cependant ils peuvent dire avec vérité qu'ils ne l'ont faite que par de mauvais conseils et qu'ils ne l'auraient pas faite sans cela. Les autres sauvages leur ont dit que les hommes des nations, c'est-à-dire des nations indiennes, ne devaient servir que comme des sauvages, et non comme des soldats engagés. Ils ajoutent qu'ils n'auraient pas dû écouter ces mauvais conseils, mais que les jeunes n'ont pas l'expérience des anciens. Ils disent que comme je suis le père des Hurons et du plus grand guerrier qu'ait le roi, ils s'adressent à moi, avec confiance, pour obtenir leur grâce. Je leur ai répondu que j'allais te la demander tout de suite, et j'étais persuadé que tu me l'accorderais, parce qu'en effet les vrais braves sont toujours miséricordieux envers ceux qui se soumettent et se repentent. Je te prie donc, mon cher fils, de leur pardonner de bonne grâce à cause de leur repentir et de leur confiance en toi et en moi.

Je pense bien que je serai pour beaucoup en ce pardon ; mais encore une autre raison : le grand chef est survenu en disant que tu sais bien qu'il t'estime beaucoup comme font aussi tous les autres chefs, qu'ils l'ont chargé de te demander (en leurs noms et au sien) pardon pour leurs jeunes gens.

Comme cette nation et ses chefs t'aiment beaucoup et admirent fort le grand guerrier !

LS. SALABERRY.

Les Hurons reconnaissants ont voulu prouver leur gratitude en souscrivant au monument de Salaberry, et voici les noms dans la langue indigène des souscripteurs :

Paul Tahourenché, chef ;
Honoré Ho8enho8en,
Maurice Ahniolen,
Maurice Sarenhess,
Antoine Tsinonk8ara,
Louis Tsodokiahina,
Noé Hode8ateri,
Stanislas Tsontontatina,
Antoine Tiok8enk,
Adolphe Odoladet,
J. Bte. Atsenharonhas,
Magloire Tsohahissen,
François Tekiondi,
Thos. Na8endothie,
François Tha8idet,
Alfred Oskantonon,
Wilfrid Orite,
Joseph Gonzague Hodilonto8anneh,
Paul Tsa8enhohi.

A part de cette liste, il nous faut mentionner avec honneur Son Excellence le gouverneur-général, Son Honneur le lieutenant-gouverneur, les autorités ecclésiastiques, M. Francis Parkman et autres qui ont souscrit ou fait des dons généreux pour l'érection du monument au héros de Châteauguay, et j'espère que le zélé et infatigable M. Dion rencontrera l'encouragement qu'il mérite pour ses louables efforts.

T. P. BÉDARD.

ÇA ET LÀ

Le *Courrier du Canada* dit que l'esprit de parti est rendu si loin, que les deux partis se sont accusés réciproquement d'être la cause des troubles qui viennent d'avoir lieu à Québec. Il dit qu'au lieu de s'accuser ainsi on devrait s'unir pour se défendre, se protéger et protéger nos compatriotes ; que, si rien n'est fait, les Canadiens-français employés au déchargement des navires seront forcés de prendre le chemin de l'exil avant longtemps.

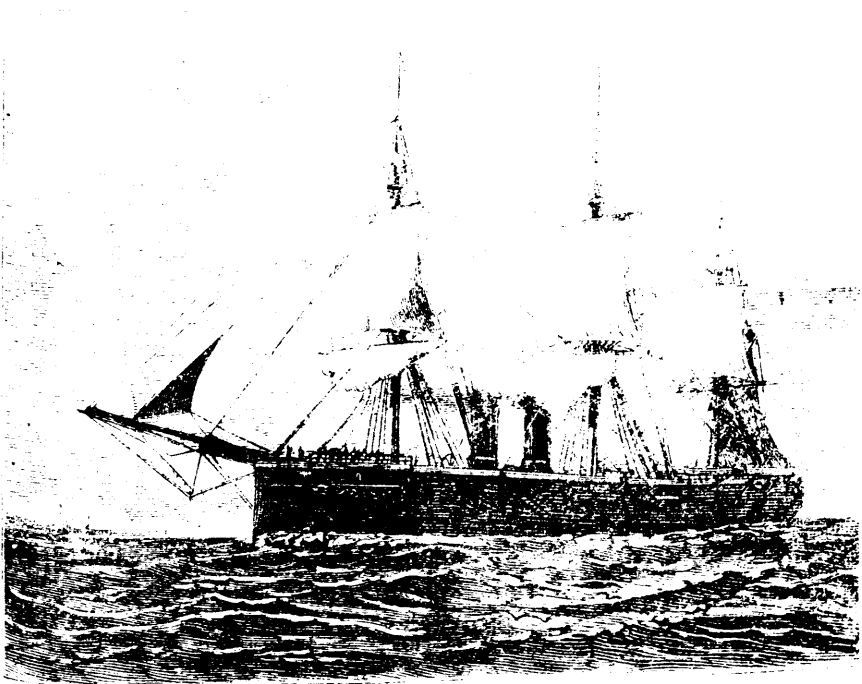
* *

Le *Courrier des Etats-Unis* dit que les Canadiens-français sont victimes d'un véritable exclusivisme.

Ce ne sont pas les Canadiens-français, dit-il, qui sont agressifs ; mais ils ne peuvent oublier qu'ils sont chez eux, que la conquête n'a auéanti ni leurs droits à l'administration des affaires publiques, ni leurs droits à l'existence matérielle, pour eux et leurs nombreuses familles — sur le pied de l'égalité politique et sociale. Cependant, ils ont à subir chaque jour de nouvelles vexations, de nouveaux empiétements, de nouveaux privilèges, et il ne leur restera bientôt plus que l'asservissement et la misère en partage.

* *

Une dame américaine, madame Davies, ayant été réveillée en sursaut par un bruit considérable dans sa chambre à coucher, crut que c'étaient des brigands, des meur-



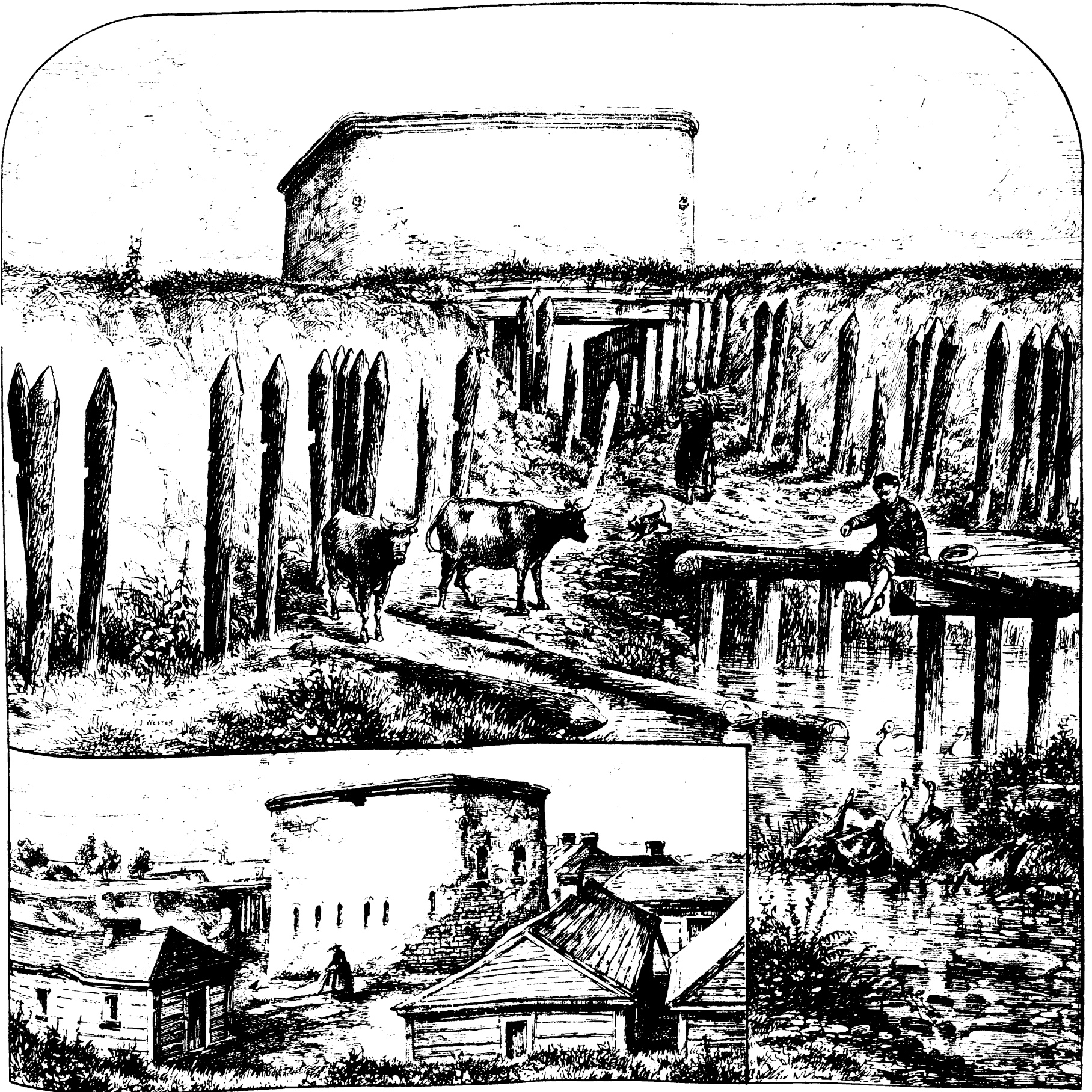
ANGLETERRE — LE PREMIER VOYAGE SUR MER DE S. THOMAS DE GALLES



ALGER — VUE DE

LE BORD DE LA MER

Georges de Galles



NIAGARA — LE VIEUX FORT MISSISSAUGA

triers qui étaient entrés, et, folle de terreur, elle se jeta par la fenêtre en disant à sa jeune fille d'en faire autant. La mère mourut quelques jours après des blessures qu'elle avait reçues dans sa chute, et sa jeune fille aurait eu le même sort si elle n'était pas tombée sur le corps de sa mère. Les gens de la maison étant accourus, on constata que tout ce fracas avait été causé par un jeune chat qui, étant monté sur le piano, était tombé sur le clavier. Encore une preuve des mauvais effets de la peur et de l'importance qu'il y a d'apprendre à se contrôler.

* *

Après l'amiral Peyron, le duc de Morny, fils du célèbre ministre de Napoléon III, est venu à Montréal. L'amiral Peyron n'a pas eu à Montréal les honneurs qui lui auraient été rendus dans des temps meilleurs. On n'a pas fait pour un amiral le quart de ce qu'on avait fait pour de simples capitaines. Mais comment peut-on exiger que Montréal se réjouisse au milieu de ces ruines, au sein de la misère? Heureusement que M. Perrault, vice-consul de France, et M. Rivard, notre maire, n'ont rien épargné pour être agréables à nos illustres visiteurs. C'est dans de pareilles circonstances qu'on apprécie l'avantage d'avoir pour maire un Canadien-français sachant dire et faire les choses.

M. Rivard a donné au duc de Morny un dîner qui a prouvé au jeune duc que la gaieté française est loin d'être disparue des rives du Saint-Laurent.

Le duc est fils du célèbre ministre, ami et cousin de Napoléon III. Il n'a que vingt-deux ans; il est petit, mais il a bonne mine et sa figure est distinguée; il est assez timide et parle peu.

* *

L'Éclair réprend comme suit à ceux qui prétendent ou semblent prétendre que les ouvriers Canadien-français sont responsables de l'émeute de Québec :

Les pauvres ouvriers de St-Roch et de St-Sauveur ne méritent pas d'être ainsi traités.

Si jamais ces ouvriers ont mérité des louanges, c'est bien pour la modération relative qu'ils ont exhibée depuis le massacre de la rue Champlain de vendredi dernier.

La cause qu'ils représentent est celle de la grande majorité des citoyens de Québec.

Ils forment une association sous le nom de "Union canadienne-française des journalistes de navires," et le but est de faire échec à la Société des journalistes de navires contrôlée par les Irlandais, et qui empêche tout journalier de travailler à bord des vaisseaux ou sur les quais à moins de \$4.00 par jour.

Dans un temps de pénurie comme celui que nous traversons, il est clair que ce prix est bien trop élevé.

Les Canadiens-français ont de plus le désavantage d'être ostracisés par les arimeurs de nationalité irlandaise, qui n'emploient que des Irlandais.

On comprend, de suite, la nécessité qu'il y a pour les Canadiens-français de se protéger et d'agir comme ils l'ont fait.

A-t-on maintenant le droit de les qualifier de voyous et de tueur?

Ceux qui les traitent ainsi méritent plus qu'eux ces qualificatifs.

NOS GRAVURES

Nous devons à M. Henri Lacroix les vues d'Algérie que nous commençons à publier cette semaine.

Découverte d'un mastodonte

Cet animal, trouvé dans le New-Jersey, appartient sans aucun doute à une époque primitive.

Fort Missisauga

C'est un échantillon des anciens forts construits en pieux par les Français dans les premiers temps de l'établissement du pays; il est situé sur la rivière Niagara, à l'entrée du lac Ontario.

Courses sur les banques

Nous avons aujourd'hui plusieurs vues représentant les courses faites sur les banques, la banque d'Épargne en particulier. Comme nous l'avons dit, cette dernière a fait face à la crise, et aujourd'hui

elle a plus que jamais la confiance du public. Du vendredi matin au samedi midi, elle a payé sans sourciller \$540,148. Les déposants se sont fatigués avant elle.

Expédition polaire

En voilà une entreprise! On prépare une organisation dans le but de mettre à exécution le plan du commodore Cheyne, qui croit que les ballons devront à l'avenir jouer un grand rôle dans toutes les explorations arctiques. On sait ce qui fait échouer toutes ces explorations: c'est qu'il vient un moment où on ne peut plus avancer à travers les glaces. Lorsque le navire ne pourra plus marcher, on prendra le ballon et on se rendra jusqu'au pôle. Les ballons seront pourvus de tout ce qu'il faut pour permettre aux explorateurs de vivre pendant près de deux mois.

RECETTES UTILES

Voici une recette qu'on m'a donnée pour avoir des chambres fraîches en été, chaudes en hiver. Il faut faire peindre les toits en blanc. Que ceux qui le peuvent l'expérimentent.

Autre, pour se procurer un peu de fraîcheur pour les heures obscures:

Dès que le soleil est couché, ouvrir toutes grandes les fenêtres de la chambre où l'on dort, établir un courant d'air. Si cette chambre est au levant, en arroser abondamment le parquet dans la matinée. En s'évaporant, l'eau produira beaucoup de fraîcheur. Ne procéder de la sorte, pourtant, que si la chaleur est brûlante et sèche.

Pour boire frais, envelopper les carafes, qui contiennent l'eau ou tout autre liquide, d'une serviette blanche qui aura été trempée dans l'eau froide, et les placer dans un courant d'air.

Recette infailible pour tuer le temps d'agréable façon: Prenez une vaste cage; déposez-y trois ou quatre jeunes chats, cinq ou six écureuils, et observez ensuite les ébats de cette petite colonie.

Tout d'abord les chats, malgré leur vivacité naturelle, semblent quelque peu interloqués de la vertigineuse activité de leurs camarades les écureuils. Blottis dans un coin de la cage, ils suivent en clignant des yeux l'incessant tournoiement des amateurs de noisettes, et tressaillent lorsqu'un des écureuils tombe comme un aéroplane au milieu de leur groupe.

Peu à peu, ils s'enhardissent, cherchent à jouer avec les écureuils, et ces derniers s'y prêtent parfaitement. C'est alors un indescriptible fouillis de museaux pointus, de petits nez roses, de pattes griffues et de queues en panache. Quand les écureuils sont serrés de trop près, ils bondissent hors de la mêlée et se livrent pendant quelques minutes à leur étourdissante gymnastique, laissant tout ébahis les chats couchés sur le dos. Puis la poursuite recommence sur de nouveaux frais.

Ce spectacle, que certains marchands d'animaux donnent gratuitement au public, est de nature à avoir raison du spleen le mieux caractérisé.

Le mal de dents, si insupportable et si douloureux, si désastreux aussi, en ce sens qu'il arrive, peu à peu, à priver notre bouche de son plus beau et plus utile ornement, pourrait être facilement conjuré.

Il ne s'agirait—au dire d'une charmante vieille dame, qui a encore des dents superbes—d'essuyer chaque matin très-soigneusement avec un linge doux et sec, le derrière des oreilles et la partie de la tête sur laquelle elle s'appuie. On lui avait fait contracter cette habitude dès sa plus petite enfance et elle s'en est bien trouvée. Elle a guéri, par ce moyen, une sienne nièce, âgée de vingt ans, qui était affligée d'une névralgie atroce et dont la bouche commençait à se démeubler.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de M^{lle} DAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre es rues St-Denis et Sanguinet.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—M^{lle} MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

UNE HISTOIRE DE LOUP-GAROU

(Extraite d'un roman qui doit paraître bientôt)

Pipes, calumets, brûle-gueules et blagues à tabac sortirent simultanément de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée, qu'Antoine Bouet, le beau parleur, commença son récit:

Jean Plante, de l'Argentenay (*), dit-il, était comme Ambroise Campagna: il ne croyait pas aux loups-garous, il riait des revenants, il se moquait des sorts. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement:

—Je voudrais bien en rencontrer de vos revenants ou de vos loups-garous; c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière!

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait jamais rencontrer dans la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu!—Ne vas pas croire, au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi. Je parle en général.

Il faut vous dire que Jean Plante vivait alors—il y a de ça une vingtaine d'années—dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de dix arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas pour lui aider à faire les moulanges; mais, la nuit, il couchait tout fin seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean, et qu'on aurait bien couru toute l'île avant de trouver son pareil!

Il était, en outre de ça, pas mal ivrogne, et colère en diable quand il se trouvait chaud—ce qui lui arrivait sept jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu'il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l'autre: le méchant homme était capable de vous flanquer un coup de la grande faux que l'on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu'une après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un quêteux se présenta au moulin et lui demanda la charité pour l'amour du bon Dieu.

—La charité, fainéant?... attends un peu, je te vas la faire, la charité! cria Jean Plante, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le quêteux ne dit pas mot, mais il braqua sur le meunier une paire de z'yeux qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit tranquillement l'escalier et s'en alla.

Au pied de la côte du moulin, le quêteux rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d'avoine.

—La charité, pour l'amour du bon Dieu? demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

—Vas au diable: j'ai pas le temps! répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l'heure, le quêteux ne souffla mot, mais il écoutait lentement sa main droite du côté du moulin, et disparaissait au milieu des arbres.

Ici, le narrateur fit une pause habile pour exciter davantage la curiosité de son auditoire, lequel, pourtant, suspendu aux lèvres d'Antoine Bouet, n'avait pas besoin de cet aiguillon. Puis il secoua la cendre de sa pipe sur son pouce et reprit:

Le quêteux n'avait pas plus tôt fait ce geste que, cric! crac! le moulin s'arrêta net.

Jean lâcha un juron et s'en fut voir ce qu'il y avait. Mais il eut beau examiner la grand'roue, les courroies, les petites roues d'engrenage et tout le bataclan..., rien. Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas non plus.

U appela son frère:

—Hé! Thomas?

(*) La partie nord de la paroisse de St-François—laquelle forme la pointe orientale de l'île d'Orléans, près de Québec

—Ensuite?
—Le moulin est arrêté.
—Je le vois bien.
—De quoi est-ce que ça dépend!
—J'en sais rien.
—Comment, t'en sais rien! Mais, c'est qu'il faut le savoir, mon garçon!
—C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.
—Ah! ah! c'est pas ton affaire!... On va voir ça, mon petit. Rempoche-moi un peu l'avoine que tu viens de vider dans la moulange: il y a des pierres dedans, je le gagerais.

—Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

—T'as pas la vue bonne, aujourd'hui. Rempoche tout de suite, ou sinon...

—Viens-y donc pour voir! répliqua aigrement Thomas. Mais il n'eût pas plus tôt aperçu les yeux gris, tout pleins d'étincelles, de son frère Jean, qu'il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous le savez, se jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva à découvert. Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, et toutes les simagrées imaginables...

Rien!
—C'est pas mal drôle tout de même, cette affaire-là, marmotta-t-il entre ses dents: tout est en ordre, et cependant, le moulin ne veut pas marcher.

—Je sais ce que c'est! fit tout à coup Thomas, en se frappant le front.

—Si tu le sais, dis-le donc, imbécile.

—C'est le maudit quêteux de tout à l'heure qui lui a jeté un sort.
—Cré bête! tiens, v'là où je les loge, moi, les sorts, ricanna Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla retomber sur les mains à dix pieds plus loin.

Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi-douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

—Halte-là! mon gars, dit-il; on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit.

Thomas vit bien qu'il n'était pas le plus fort. Il ne répondit point, et, pleurant de rage, il alla ramasser son chapeau. Puis il sortit en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace:

—Quand tu me reverras!...

Jean resta donc seul.
Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à essayer de faire marcher son moulin; mais bernique! la grand'roue faisait un tour, puis crac! la mécanique s'arrêtait net.

—On verra demain ce qui l'empêche d'aller, se dit à la fin Jean Plante. En attendant, fêtons, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire.

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire que c'était une bénédiction. Un verre de rhum n'attendait pas l'autre, si bien, qu'à minuit, il était saoul comme trois cent mille Polonais.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à jeun et qu'un bon lit nous attend; mais, lorsque les jambes refusent le service, il faut s'y prendre à plusieurs fois avant de réussir. Or, cette nuit-là, le meunier avait les siennes molles comme de la laine. Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardées qui l'éloignaient toujours de sa paillasse.

Finalement, il se fâcha.

—Ah! ça! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup-là, je me lance pour la mort ou pour la vie.

Et il prit son élan, les bras en avant. Mais ce ne fut pas sa couchette qu'il atteignit: ce fut la porte de l'escalier qui était restée ouverte.

Jean roula jusqu'en bas comme un paquet de linge, et se trouva dehors, à la belle-étoile.

Essayer de remonter? impossible. Il fallut donc passer la nuit là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour paillasse.

Aussi, quoique saoul, Jean ne put fermer l'œil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent de nord s'éleva qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

—Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante : vous êtes plus ménager que moi, vous soufflez ma chandelle.

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas long-temps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes, et, pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher.

En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur une tête chauve et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans. Puis, quand ce tapage effrayant eut cessé, ce fut autre chose. Des feux-follets bleus, verts, rouges se mirent à danser et courir sur le toit, d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleurer la figure du pauvre ivrogne, au point qu'ils lui rous-sirent un peu la chevelure et la barbe.

Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds au moins, rôdait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux droit à pic sur la tête comme des broches à tricoter.

Il essaya plusieurs fois de se relever pour prendre sa course vers les maisons ; mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épouvantes de la nuit avaient disparu.

Avec la clarté, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant, il lui restait une certaine *souleure* qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eut pas plus tôt lampé deux ou trois bons verres, qu'il redevint gouaillieur comme la veille et se mit à défier tous les revenants et tous les loup-garous du monde de venir lui faire peur.

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcellé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine défiance. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente... son esprit n'était pas en repos. Mais, comme l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons, où l'on n'aurait pas manqué de le railler, il coucha bravement au moulin—non toutefois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit. Jean se flattait que les scènes de la veille ne se renouvelleraient pas, et qu'il pouvait compter sur un bon somme. Mais, ding ! ding ! le douzième tintement de l'horloge n'avait pas fini de résonner, que le tapage recommença. Pan ! un coup de poing ici ; boum ! un coup de pied là... puis des lamentations !... puis des grincements de chaînes !... puis des éclats de rires... des chuchotements... des lueurs soudaines... des souffles étranges qui passaient dans la chambre... un charivari à faire mourir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa faux, et, jurant comme un possédé, il fureta dans tous les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais, chose curieuse, quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu'il venait de quitter.

C'était à en devenir fou. De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa tête—ce qui ne l'empêcha pas de grelotter la fièvre tout le reste de la nuit.

Cela dura ainsi pendant une semaine. Le soir de la huitième journée—qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint—Jean veillait encore seul au moulin. Il n'avait pas été à la messe, sous prétexte qu'il faisait trop mauvais, aimant mieux

passer son temps à *buvasser* et braver le bon Dieu.

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée.

Au dehors, le vent de nord-est faisait rage, fouettant les vitres avec une petite pluie fine qui durait depuis le matin. Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété. La chandelle fumait, laissant retomber sur le suif le bout de sa longue mèche charbonnée. Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

Jean Plante tressaillit et fit mine de se lever. Mais l'orgueil le fit retomber sur sa chaise.

—Il ne sera pas dit que je céderai... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !... non, je n'ai peur de rien !

Et il se versa à boire d'un air de défi.

Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups : ding ! ding ! ding !...

Jean ne bougea pas. Il comptait les coups et regardait partout, les yeux grands comme des piastres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violemment la porte, et le grand chien roux de la première nuit entra.

Il s'assit sur son derrière près du chambranle et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se mirèrent comme ça—le premier, plein d'épouvante et les cheveux droits sur la tête, le second, calme et menaçant.

A la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva et voulut moucher la chandelle pour mieux voir.

La chandelle s'éteignit sous ses doigts. Jean chercha vite un paquet d'allumettes qui devait se trouver sur la table. Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et commença à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des tisons, et il les tenait toujours fixés sur le meunier.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas de Jean, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faux.

—C'est un loup-garou ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonnerre, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant entre ses doigts une allumette enflammée. Le grand chien avait disparu !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

—Ah ! ça ! dit-il, qu'est-ce que tu faisais donc là, à la noirceur ?... Deviendrais-tu fou, par hasard ?

Jean, livide et hagard, ne répondait pas. Il regardait Thomas à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

—Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? demanda-t-il enfin d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

—On me l'a coupée ! répondit durement Thomas.

Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien encore saignant.

—C'était donc toi ! murmura-t-il.

Et, portant la main à son front, il éclata de rire.

Jean Plante était fou !

V.-EUGÈNE DICK.

Château-Richer, août 1879.

LE LATIN APPRIS DANS UNE LEÇON

TRADUCTIONS AMUSANTES

Tous les mots latins sont dérivés du français et subissent en passant de cette langue dans l'autre, une très légère modification orthographique. Exemple : *Plaudite cives* ! ce qui veut dire : "applaudissez, voilà le civet !" ou bien : *nec pluribus impar*, "ne pleurez plus dans le parc," ou encore : *tot capita, tot sensus*, "autant de capitaux, autant de sangsues." Vous voyez, rien n'est plus simple. Au premier abord, la phrase latine éblouit, embarrasse, fait rêver. Relisez-la sans crainte et la traduction vous viendra toute seule à l'esprit, le plus naturellement du monde. C'est l'affaire d'un instant.

L'avantage du latin, ce qui constitue une ressource précieuse pour l'écrivain, c'est sa concision, sa netteté. Un mot souvent renferme toute une phrase. Une lettre, une seule lettre de cette merveilleuse langue peut signifier un tas de choses. La voyelle I, par exemple, veut dire en latin : "Mais, marche donc !" Quinze lettres françaises, trois mots, une phrase entière, remplacés par ce simple petit signe I. N'est-ce pas miraculeux ? Aussi les charretiers eux-mêmes parlent latin, quand ils disent à leurs bêtes : "I ! Croyez-vous qu'elles comprendraient, si l'automédon leur criait en français : "Mais voulez-vous donc marcher !" Oh ! que nenni !

Plusieurs langues, du reste, partagent avec le latin ce précieux mérite de quintessencier les choses. Voyez le turc ! Lorsque M. Jourdain s'essaie à parler turc dans sa famille et qu'il dit à ses gens : *Mamamouchi* ! c'est exactement comme s'il disait : "Allez prévenir ma fille que les violons sont commandés, et que tout est disposé pour la cérémonie de ses nocces." Oui, vraiment, *mamamouchi* contient tout cela. Mais revenons au latin.

* *

Vous rencontrez souvent dans les livres, les journaux, des tranches de latin. C'est le parfum de l'ouvrage, absolument comme les citations de truffes sont l'arôme du pâté de foie. Goûtez-y, cela vous semblera parfait. Mais, de même que les truffes du pâté sont toujours semblables, les petites rouelles de latin dont nous assaisonnons nos écrits ne varient guère, et leur collection constitue une sorte de fonds de roulement, sur lequel ont vécu, vivent et vivront tous les littérateurs passés, présents et futurs. J'ai promis de vous infuser ma science et je tiens parole. En cinq minutes, vous serez aussi bonne latiniste que le dernier académicien venu.

Après l'attentat de Louvel, Louis XVIII, qui était un lettré, dit à Dupuytren et à ses courtisans qui lui prodiguaient ses consolations : *Macte animo* !—"Tiens ! fit un fâcheux à un de ses voisins, qu'a donc Sa Majesté ce matin ? Elle nous dit : *Marchez, animaux* !"—Vous voyez comme cela est simple.

Sur les rideaux de théâtre vous avez souvent lu cette formule : *Ridendo castigant mores*. Traduisez : "Le rideau cache les murs." N'est-ce pas limpide ?

Au dessert, entre le champagne et les gâteaux, cette phrase lancée par un convive a frappé votre oreille : *Miscuit utile dulci*. Allons, ne soyez pas embarrassée : "Des biscuits au petit lait durci." C'est parfait, et vous êtes déjà d'une belle force.

Jouez-vous ? Un partner dira peut-être : *Timeo Danaos et dona ferentes*. "Je crains les grecs surtout lorsqu'ils ont la donne." Vous prenez un journal : *Est modus in rebus*. "La mode est aux rebus." Allez-vous au café, le garçon vous sert un verre vide et un plateau : *Amicus plateau, sed magis amica demi-tasse*. Un de vos amis arrive. En le voyant, sa femme s'écrie : *Tu quoque* ! Ici, permettez-moi de ne pas traduire...

* *

En vérité, dites-vous, le latin, ce n'est que ça !—Pas autre chose. Y a-t-il donc

de quoi tant épouvanter les dames ? Mais achevons notre leçon.

Dans un cimetière du Midi, je rencontrai un jour cette épithaphe latine : *H. J. Belli tremor, decus pacis, mortalium honor*. Certes, la phrase est abrupte. L'élève que j'avais amené dans le champ des morts éprouva quelque embarras, comme vous aujourd'hui, madame—ou mademoiselle, on n'a jamais pu savoir—et je le vis hésiter.

Un petit effort, allons ! Il traduisit enfin : "Le bélière est mort ; il n'avait pas six écus ; mort à Lyon, au Nord." Bravo, parfait ! Et j'applaudis, si fort même que le "bélière" se fût réveillé, si depuis longtemps la terre n'eût changé ses os en cette poussière que nous devons être un jour, hélas ! *Et in pulverem reverteris* !...

Je ne voudrais pas terminer sur ce mot si triste notre bavardage latin. Aussi bien j'ai encore deux ou trois locutions à vous expliquer. Vous déplairait-il qu'elles soient folâtres. Ma foi ! je me risque : *Alea jactas est* !

César dit dans ses commentaires : *Deinde venerunt summa diligentia*, ce qu'on traduit aisément par : "les diables se vénérent au sommet de la diligence !" Phédre raconte qu'un *Gallus*, *escam querens, margaritam reperit*, c'est-à-dire "un Gaulois, flânant sur l'Escaut, rencontra Marguerite." Alexandre Dumas, l'inépuisable conteur, parle d'une auberge de village dont l'enseigne le frappa. Sur le tableau figurait un couple à la Fragonard, avec cette devise : *O deus amen* ! Révolté, le père des Mousquetaires reproche à l'aubergiste l'impropriété de sa citation latine.—Mais, mon bon monsieur, réplique l'homme, je n'y vois rien d'irreligieux. Il y a simplement sur mon enseigne : "Aux deux amants."

Voilà tout le latin, madame. Vous connaissez à présent les arcanes de cette langue divine ; et comme vous êtes aussi forte que moi, vous me permettez d'écrire au bas de ces lignes, sans en expliquer le sens très-limpide, ces mots que je vous ai trop fait attendre : *Finis coronat opus*.

UN ACADÉMICIEN (d'Etampes).

Nos remerciements à M. Choquette pour l'envoi d'une brochure contenant les discours prononcés par les hons. MM. Joly, Mercier, Ross et Irvine, et par MM. Flynn, Racicot et Chs. Langelier, ainsi que l'exposé financier de l'hon. F. Langelier. C'est un recueil intéressant.

VARIÉTÉS

Dans un restaurant :

—Garçon, sentez donc ce poisson !... Osez-vous bien servir cela sur une table ?

Le garçon, avec bonhomie :

—Monsieur, on n'a pas idée de ça : par cette chaleur, le poisson est gâté pour ainsi dire... avant d'être pêché.

* *

—Vous ne pourriez pas me prêter cinq louis ?

—Oh ! je le pourrais, mais je ne voudrais pas !

—Croyez-vous donc que je ne voudrais pas vous les rendre ?

—Oh si ! vous le voudriez bien, mais vous ne pourriez pas !

* *

Fin de conversation entre deux jeunes gens.

—Oui, mon cher, voilà tout à coup cette vieille Putiphar qui fond sur moi, comme le vautour sur sa proie !

* *

Question à Mme C... : A quoi la femme reconnaît-elle l'amour qu'elle inspire ?

—A l'esprit qu'elle donne et aux bêtises qu'elle fait faire.

La femme a-t-elle plus d'esprit que l'homme ?

—Oui, toutes les fois qu'elle lui fait perdre la tête.

* *

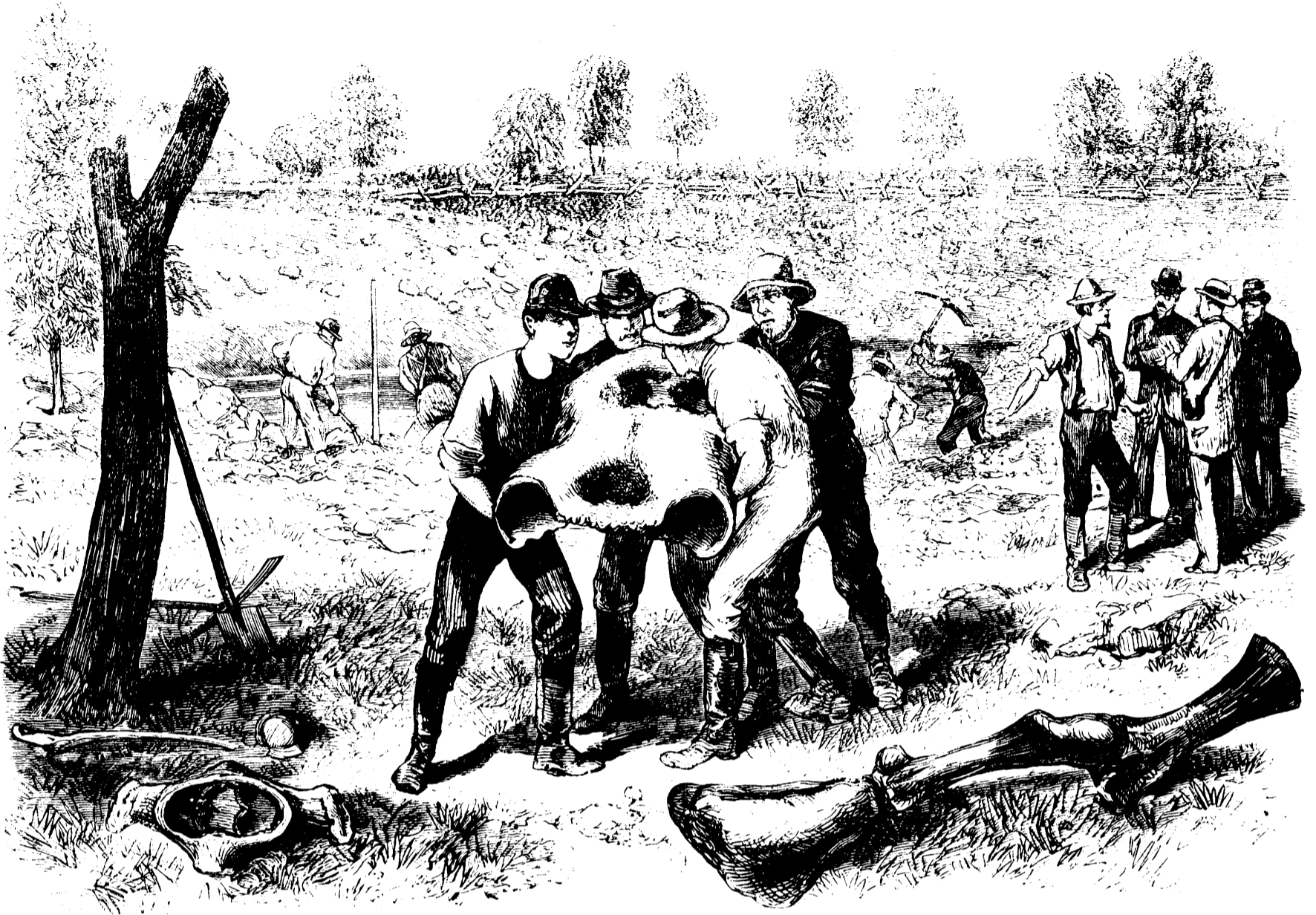
La famille est réunie autour de la table.

—Ah ! dit la maman, Paul commence à devenir raisonnable. Il en est temps, du reste, car il marche sur ses onze ans.

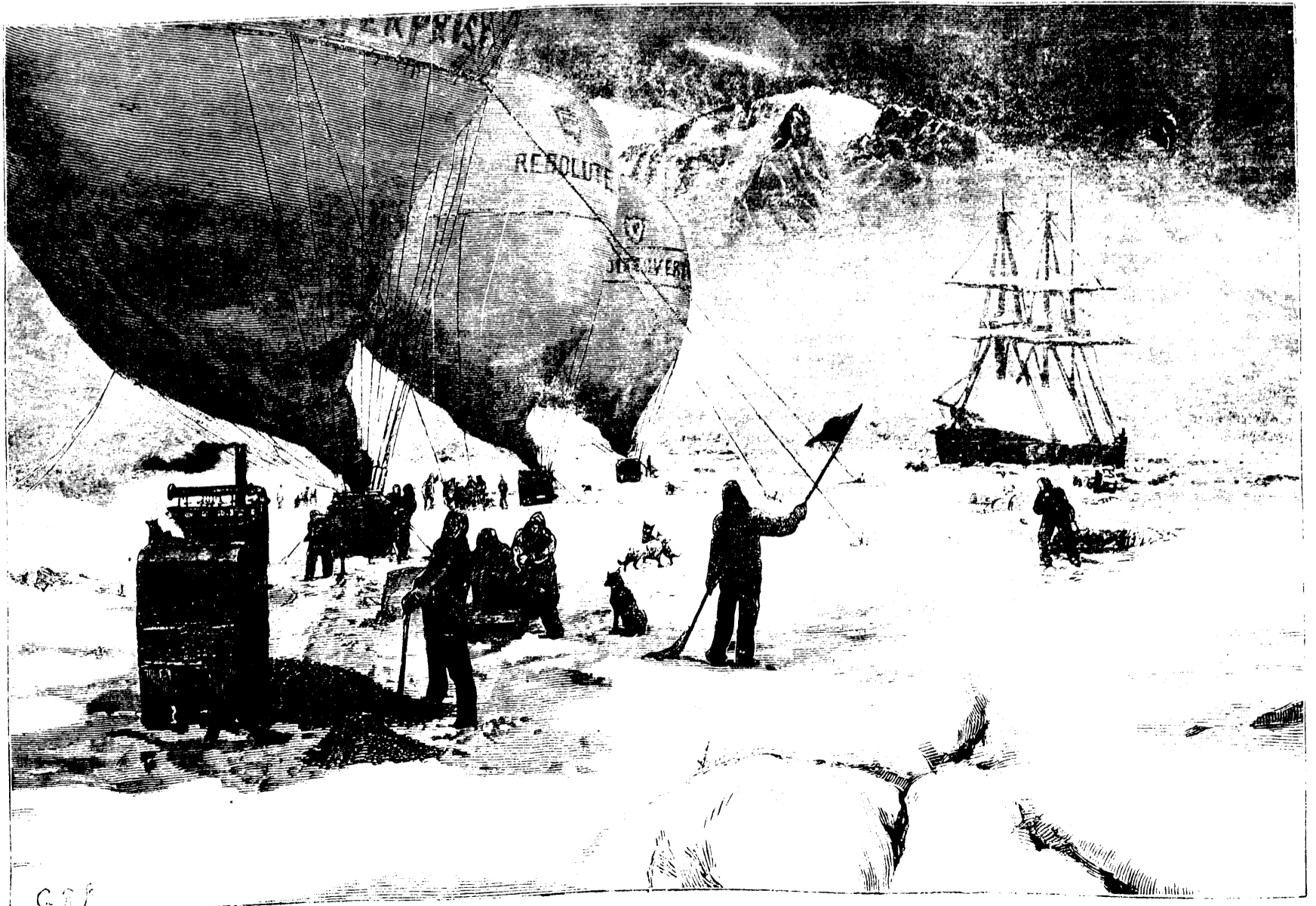
—Et moi, interroge la petite Louise, qui a quatre ans, sur quoi est-ce que je marche, petite mère ?



1. LA FOULE VIS A VIS LA BANQUE, SUR LA RUE SAINT-JACQUES. 2. LA FOULE SE PRESSANT POUR LIRE LES DERNIERES NOUVELLES. 3. LA FOULE SE PRECIPITANT DANS LES BUREAUX DE LA BANQUE
MONTREAL—LA DESCENTE DANS LES BUREAUX DE LA BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITÉ ET DU DISTRICT



DE OUVERTE DU SQUELETTE D'UN ANCIEN MASTODONTE, PRÈS DE NEWBURGH, N.J.



LE PLAN DU COMMODORE CHEYNE POUR ATTEINDRE LE POLE NORD

GASPARD DE BESSE

I

LE FRÈRE ET LA SŒUR

A Besse, dans l'arrondissement de Brignoles, il y avait, dans ce temps-là, un frère et une sœur qui étaient liés de cœur, comme les cinq doigts de la main sont unis entre eux. Lui se nommait Gaspard ; elle, Marie-Marthe. Lui était grand et fort ; elle était petite et jolie. Ils étaient bien pauvres tous deux, mais Gaspard trouvait toujours le moyen d'économiser sur ses gages de berger pour acheter à sa sœur, soit un ruban frais pour les jours de fête, soit des sabots fins pour suivre la procession du dimanche.

Gaspard n'avait pas l'amitié des filles du pays, car il était laid et brutal ; les garçons non plus ne l'accueillaient pas bien, car il n'avait jamais dans son gousset de quoi payer sa quote-part de tir au fusil ou son écot au cabaret ; il n'y avait que sa sœur qui l'aimait : il n'était pas laid pour elle, et jamais elle n'avait eu à se plaindre de sa brutalité !

Les années se passèrent. Gaspard avait trente ans et Marie-Marthe vingt-deux. Le pauvre garçon voyait tous les jeunes gens prendre femme ; la pauvre fille voyait chacune de ses compagnes devenir la choisie de quelqu'un, et pas une fille ne songeait à Gaspard, et pas un garçon ne se présentait pour épouser Marie-Marthe ! Pourtant, ils se sentaient seuls au milieu de leur bourg populeux ; lui ne s'apercevait pas de leur solitude ; mais elle y pensa, soupira, s'en plaignit, et c'en fut assez pour qu'il prit leur pauvreté en horreur.

Un jour que Marie-Marthe, bien désolée, préparait le souper de son frère et frémissait par secousse au bruit des violons du pays qui chantaient au loin le mariage de Pierre de Flassans-sur-Issole avec Catherine du Thironel, Gaspard entra. Je ne dirai pas qu'il était plus gai que de coutume ; où aurait-il appris à sourire ? Cependant, les plis de son front étaient moins profondément creusés et ses épais sourcils ne tendaient plus à se rapprocher, comme dans ses jours de grand chagrin.

—Allons, Marie-Marthe, dit-il, essuie tes larmes et regarde-moi en face ; demain, nous serons riches, et le mois prochain tu pourras, tout comme les autres, faire jouer du violon à ta noce.

Marie-Marthe eut peur ; elle le crut fou. Et, comme une bonne sœur qui cache ses peines, pour que son frère ne souffre pas en les partageant, elle répondit du ton le plus gai qu'elle put prendre :

—Ah ! bah ! les noces, j'y pense bien, ma foi ! Qu'est-ce que ça me fait donc de rester fille ? Je n'en aurai que plus d'honneur. Me voilà la plus ancienne de la confrérie de la Vierge, à présent ; c'est à mon tour de porter la bannière, ça vaut bien autant que d'être mariée.

Gaspard hocha la tête, car il n'était pas sot, et il voyait bien que la pauvre enfant se mentait à elle-même pour le rassurer. Il ajouta :

—Porte la bannière qui voudra, car tu seras mariée, et bien heureuse encore ! Nous pourrions choisir celui qui te plaira davantage : on a le droit d'être difficile en fait d'épouseurs, quand on peut y mettre le prix.

—Décidément, se dit Marie-Marthe, il a perdu la tête.

Elle parla d'autre chose ; lui ne souffla plus un mot pendant la durée du souper. Mais comme il s'étendait sur son lit de paille pour dormir, elle l'entendit murmurer :

—Demain, plus riche que monsieur le maire ; demain, millionnaire !

Et il s'endormit. Marie-Marthe ne dormait pas, les cadences du violon de la noce arrivaient toujours à ses oreilles et faisaient mal à son cœur.

Le lendemain, Gaspard se revêtit de ses pauvres habits du dimanche, laborieusement rapiécés par la patiente Marie-Marthe, et, sans dire son secret à sa sœur, il se rendit à Draguignan, le chef-lieu du département du Var. On ne sait pas ce

qu'il dit au préfet, mais voilà pourtant ce que l'on raconte de leur conversation :

—Monseigneur le préfet, je suis Gaspard de Besse, berger de mon état et chercheur de trésors à mes moments perdus. Voilà un an que je fouille la terre pour trouver une fortune, et voilà deux jours que j'ai découvert le pot aux roses. Avec votre permission, je peux être riche demain à plusieurs millions, si vous m'autorisez ; sans votre permission, je ne peux rien faire. C'est la volonté de Dieu qui m'oblige à venir près de vous."

Le préfet, qui se crut l'objet d'une raillerie inconvenante, eut le dessein de faire chasser le berger ; mais il avait l'air si convaincu de ce qu'il disait, que le magistrat voulut bien l'écouter encore.

—Monseigneur le préfet, continua Gaspard de Besse, j'ai une sœur à établir ; je ne prendrai sur le trésor que ce qu'il nous faudra pour être les plus riches du pays, et le reste sera pour le gouvernement ; voyez, si vous voulez que je fasse la fortune de l'Etat, car il faut qu'il consente à partager avec moi pour que je puisse entreprendre l'affaire. Si vous me refusez, vous ne saurez pas mon secret."

Bien certain qu'il perdait son temps à écouter un fou, le préfet congédia Gaspard, qui revint à Besse reprendre ses habits de berger ; mais son absence lui avait fait du tort auprès du fermier, et celui-ci venait d'engager un autre valet de ferme pour garder ses moutons.

II

LE CHIEN DU BERGER

Depuis longtemps Gaspard avait perdu sa place, et Marie-Marthe ignorait ce nouveau malheur. Il sortait le matin, il revenait le soir ; mais quelquefois, dans la journée, le vieux chien du fermier, abandonnant son troupeau, venait rôder autour de la chaumière, et les visites du fidèle Brignol intriguaient fort Marie-Marthe.

—Où est ce maître ? disait-elle au vieux chien.

L'animal, en la regardant, semblait lui répondre :

—Je viens te le demander.

Un jour, Marie-Marthe eut la pensée de retenir Brignol à l'attache jusqu'au soir.

—Je saurai bien, dit-elle, si Gaspard est encore berger dans la même ferme.

Le soir, Gaspard ne revint pas ; puis deux autres jours se passèrent sans nouvelles du berger ; enfin, il reparut un matin, après quatre jours d'absence.

—Sœur, dit-il à Marie-Marthe, tu dois savoir que j'ai perdu ma place à la ferme ; mais tranquillise-toi, j'appartiens maintenant à un bon maître : six-vingts écus de gages par an, et voilà ma première demi-année d'avance, ajouta-t-il en jetant sur la table une bourse de cuir qui contenait cent quatre-vingts francs en or, en argent et en menue-monnaie.

Marie-Marthe, toute joyeuse, sauta au cou de son frère et lui avoua que depuis trois jours elle avait avec elle le vieux Brignol pour compagnon d'inquiétude.

—Pauvre bête ! dit Gaspard ; délie-le que je le caresse, et puis renvoyons-le à son maître, car il ne faut pas garder ce qui ne vous appartient pas ; on dit que cela porte malheur.

Si Marie-Marthe avait pu interpréter à mal la conduite mystérieuse de son frère, ces dernières paroles étaient bien de nature à détruire tous ses soupçons.

Ils caressèrent Brignol ; Gaspard le renvoya, et puis, quand le soir arriva, le frère de Marie-Marthe sortit de sa chaumière en disant à sa sœur :

—Comme il me faut demain être de bonne heure auprès de mon nouveau maître, et que je n'ai pas moins de dix lieues à faire, bonsoir, petite sœur, je reviendrai dans quelques jours ; ne te fais faute de rien, et attife-toi bien dimanche.

Le lendemain de cette seconde absence, Brignol était revenu. Marie-Marthe, à son réveil, le trouva couché auprès de la corde à laquelle il avait été attaché pendant trois jours. Deux fois, elle le reconduisit à la ferme, et deux fois il revint à la chaumière, pleurant à la porte quand

Marie-Marthe refusait de la lui ouvrir, et pleurant encore, mais de joie, lorsque enfin elle lui disait :

—Allons, entre, puisque tu le veux.

A quelque temps de là, arriva le jour de la Sainte-Marie d'août. Marie-Marthe attendait son frère ; elle ne le vit pas venir, mais un homme se présenta à sa place, et dit à la sœur inquiète :

—Voilà ce que Gaspard de Besse m'a remis pour vous.

Elle prit des mains de l'inconnu une petite boîte soigneusement fermée : elle renfermait une croix d'or et deux anneaux d'oreilles.

Un mois après, Gaspard vint voir sa sœur :

—Mon maître est mort, dit-il ; j'hérite de ma demi-année et de cinquante autres écus que voilà ; prends tout, car je viens de trouver une meilleure place encore : six cents livres de gages, des profits, et une dot pour toi si je mords bien à l'ouvrage.

—Mais où demeure ce maître ? demanda Marie-Marthe.

Gaspard hésita un moment, puis il reprit :

—A Roquevaire.

Marie-Marthe raconta à son frère comment elle avait en vain essayé de renvoyer le chien du fermier, et l'inutilité de ses efforts. Gaspard caressa Brignol et dit :

—Allons, qu'il reste ici, puisqu'il n'y a point moyen de le chasser ; cependant, je le répète, c'est mal de garder ce qui ne nous appartient pas.

Les mois se succédèrent, Gaspard ne revenait plus chez sa sœur qu'à de longs intervalles ; cependant la fortune de la jeune fille augmentait à mesure que son frère changeait de maître, et il en changeait régulièrement tous les trois mois ; c'était toujours une mort, un départ, une cessation de commerce qui le privaient de sa place, et, peu à peu, il faisait si bien son chemin, qu'à la fin de la première année, Marie-Marthe se trouva assez riche pour épouser le fils du maître d'école qui ne demandait pas moins de douze cents francs pour donner son nom à la sœur de Gaspard.

Le bon frère fut de la noce ; il ne se montra pas plus gai que de coutume. Cependant un rayon de joie illumina ses yeux lorsqu'il passa au doigt de Marie-Marthe une bague d'or sur laquelle brillait un joyau blanc : les gens du pays disaient que c'était tout simplement un diamant de verre, mais le curé, qui se connaissait en pierres précieuses, assura que c'était un diamant, un diamant vrai.

Trois ans se passèrent encore. Le fils du maître d'école de Besse était un ambitieux, il voulut acheter un champ appartenant à ses pièces de terre ; Gaspard paya le prix du champ désiré. Le fils du maître d'école voulut faire rebâtir sa maison ; Gaspard acquitta les frais de construction. De près ou de loin, il contentait les vœux du jeune ménage, et dès qu'ils étaient formés, le bon frère s'empressait de les réaliser.

Comment cette fortune arrivait-elle à Gaspard pour passer dans les mains de Marie-Marthe ? Celle-ci l'attribuait à la bonne conduite de son frère ; les autres disaient : " Il a du bonheur ! "

III

LE VŒU

En ce temps-là, la maréchassée faisait un service des plus actifs dans toute l'étendue de la localité d'Ollioules ; mais les gendarmes avaient beau multiplier leurs patrouilles, le riche voyageur ne passait pas dans ces gorges sans payer un tribut au hardi voleur qui s'y était retiré pour guetter sa proie sans défense. C'était tous les jours une arrestation ; c'étaient toutes les nuits de nouveaux coups de main. Le voyageur dépouillé portait plainte, la terreur était dans le canton ; mais personne n'avait pu ni donner le signalement du bandit, ni deviner quelle était la crevasse du rocher qui lui servait d'asile.

Marie-Marthe était donc devenue riche, mais elle était triste encore ; elle voyait sa fortune augmenter, et désespérait de la

léguer jamais à un héritier de son sang et de son amour. Trois ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et la jeune femme n'était pas mère. Elle résolut d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bonsecours, la patronne des marins et la protectrice des jeunes ménages. Son mari voulut l'accompagner.

—J'irai seule, dit-elle ; j'irai marchant pieds nus le jour et la nuit, pour que mon vœu soit mieux entendu et plus tôt exaucé.

—Au moins, ajouta-t-il, tu peux emmener Brignol avec toi.

—Soit, répondit Marie-Marthe.

Elle alla allumer un cierge à l'église paroissiale de Besse, pria pour son frère et pour son mari, appela Brignol, qui n'attendait qu'un signal pour la suivre, et se mit courageusement en route.

Espérant, croyant et faisant l'aumône sur son chemin, Marie-Marthe ne s'apercevait pas des fatigues du voyage. Il était nuit close, quand elle s'engagea, avec Brignol, dans l'étroit défilé de la vallée d'Ollioules. Marie-Marthe priait, Brignol allait flairant çà et là, puis trottant devant sa maîtresse, s'arrêtant pour l'attendre et reprenant sa course comme pour lui servir de guide et de défenseur. Tout à coup le chien s'arrête ; il tend l'oreille, tourne autour d'un monceau de pierres ; il gratte la terre, il aboie, et ne pouvant expliquer à Marie-Marthe le motif qui le retient à cette place, il s'y couche, grattant et grognant toujours.

Alors la sœur de Gaspard se souvint du bandit de la vallée d'Ollioules ; un saisissement arrête sa voix et fait trembler tous ses membres ; l'effroi presse sa marche ; elle va, elle va, arrive au Bausset haletante, sans force et le front couvert d'une sueur glacée, elle ne peut dire que ces mots :

" Le brigand de la vallée, il est où vous trouverez mon chien."

Les gendarmes partirent, accompagnés d'hommes et d'enfants du village, armés de fourches et de faux. On n'eut pas de peine à se saisir du bandit ; il était assis sur le monceau de pierres ; il caressait Brignol, et attendait Marie-Marthe, sa sœur.

On dit qu'il n'y avait pas pour moins de trente millions d'argent et de bijoux dans le caveau de Gaspard de Besse ; mais, voyez-vous, messieurs, je crois qu'il y a quelque petite chose à rabattre là-dessus, observa le père Mercereau, le vouturier qui venait de nous conter tout ce qu'on vient de lire, attendu qu'en fait d'histoire on fait toujours des contes.

—Et que devint le voleur ?

—Il fut pendu, et sa sœur mourut de chagrin ; c'est bien naturel, il lui avait fait tant de bien ! Aussi, pourquoi le gouvernement de ce temps-là n'avait-il pas voulu partager avec lui la moitié du trésor ?

—Vous croyez donc à la découverte du trésor, père Mercereau ?

—Sans doute ; il faut bien croire un peu de tout.

Pendant ce long récit, la carriole avait marché, et nous nous retrouvâmes bientôt au milieu de ces riches campagnes dont le plan incliné fuyait jusqu'à Toulon.

MICHEL MASSON.

LES BANQUES !!

La Banque Consolidée,
La Banque d'Echange,
La Banque Ville-Marie

ont suspendu leurs affaires, conséquemment leurs billets sont considérablement tombés dans leur valeur et ceux qui en ont doivent s'attendre à perdre beaucoup. Comme nous avons fait des affaires avec ces différentes banques et que nous pouvons régler avec leurs propres billets, nous profitons de cette circonstance pour favoriser nos pratiques et nous leur offrons aujourd'hui ainsi qu'au public en général de prendre les billets de ces différentes banques qu'ils peuvent avoir en mains, dans toute leur valeur, c'est-à-dire piastre pour piastre, pour de la marchandise. Nous n'étalons pas sur les trottoirs, comme quelques-uns de nos confrères, des monceaux de chiffons pour attirer votre attention ; nous préférons vous vendre de belles et bonnes marchandises à meilleur marché que leurs chiffons, et nous croyons plus convenable de vous les offrir sur nos comptoirs.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

LES DEUX FRÈRES

C'était au plus fort de l'insurrection des cipayes, en 1857. Un groupe de fugitifs s'était arrêté sur les bords de la Juma, affluent du Gange. Quelques jours auparavant, la révolte avait éclaté dans leur cantonnement. La plupart des officiers, presque toute la population européenne avaient succombé. Les survivants s'étaient alors enfuis dans les forêts et les jungles, suivis à la piste par les indigènes. Arrivés sur les bords de la rivière, ils découvrirent par bonheur deux barques dont ils s'emparèrent, les êtres incapables de combattre, femmes et enfants, prenant place dans l'une, les hommes s'installant dans l'autre à l'arrière, prêts à recevoir le choc de l'ennemi si ce dernier se présentait.

L'attaque prévue eut lieu en effet, et, pendant qu'une lutte acharnée s'engageait derrière elle, la première embarcation remontait à force de rames le courant. Elle dut s'arrêter devant un rapide, et les fugitifs descendirent sur la rive. Aucun bruit ne troublait la solitude de la plaine, mais, dans le lointain, on apercevait la fumée des incendies. Les malheureux tremblaient d'être découverts, et les mères, dans une attente anxieuse, serraient leurs enfants dans leurs bras.

Soudain, on entendit le galop d'un cheval, et bientôt un cavalier apparut.

Sa taille était élevée, son teint basané, sa chevelure d'un noir d'ébène; mais ses traits, sauf la couleur de la peau, rappelaient le type européen. Le caractère de la race anglaise et ceux de la race indigène se mêlaient sur son visage; c'était évidemment un de ces *half-cast*, ou sang mêlé, issu d'un père étranger et d'une mère hindoue, et qui étaient frappés d'un stigmate indélébile aux yeux des conquérants, et par eux impitoyablement repoussés.

Le cavalier avait aperçu les Anglaises et il venait leur offrir l'hospitalité. Elles hésitaient; mais, sur la promesse que des émissaires seraient envoyés à la recherche de leurs parents, de leurs maris, qui montaient la seconde barque, elles se décidèrent.

Elles arrivèrent bientôt à une vaste habitation masquée par d'épais massifs. Tout de suite, on voyait que le goût d'un Européen avait présidé à sa construction, quoique la véranda, les longues galeries, les ouvertures disposées pour laisser circuler l'air et préserver des ardeurs d'un soleil dévorant, eussent été parfaitement adaptées au climat.

Une femme présentant un charmant spécimen de la grâce et de la beauté hindoues, était sur la porte regardant jouer ses enfants. Le *half-cast* lui adressa quelques mots dans la langue indigène. Alors, accourant, elle s'empara des fugitives et disparut avec elles dans l'intérieur de l'habitation.

Quand elles revinrent, sous les vêtements qui remplaçaient leurs haillons, la pâleur de leur visage rappelait seule les privations et les fatigues de leur douloureuse odyssée. Le *half-cast* les attendait auprès d'une table élégamment servie. Il faisait une soirée magnifique, une de ces soirées de l'Inde dont nous n'avons pas l'idée sous nos climats. La brise apportait les senteurs pénétrantes des fleurs et des aromates, le bulbul et le trivala semaient l'air de leurs notes harmonieuses. Mais les Anglaises, préoccupées du sort de leurs compagnons, ne songeaient guère aux beautés de la nature, et, quoique mourant de faim, elles avaient à peine la force de prendre quelque nourriture. Seuls, les enfants, avec l'insouciance de leur âge, faisaient honneur au repas.

Le maître de la maison cherchait à relever le courage de ses hôtes. Et, tout en parlant, il regardait avec attention une des Anglaises d'une beauté et d'une distinction rares. Un portrait d'homme qu'elle portait en broche attirait surtout ses regards; la jeune femme s'en aperçut et dit, les yeux humides de larmes:

—C'est mon mari, le colonel Sampson, aux prises en ce moment encore peut-être

avec les cipayes. Ah! que n'est-il déjà ici pour presser la main de notre sauveur!

—Si le colonel Sampson était ici, répondit le métis, il ne s'abaisserait pas à presser ma main.

—Oh! monsieur, la reconnaissance...
—La reconnaissance ne saurait combler la distance qui sépare un baronet d'un *half-cast*.

Il prononça ces mots avec une profonde amertume.

—Celui-là, poursuivit-il, ne saurait avoir d'illusions, qui a vu un frère lui fermer ses bras et le repousser loin de lui. C'est étrange, n'est-ce pas? et cependant, tous vos compatriotes vous diront que ce dernier avait raison; que mon père, en se mariant avec une Hindoue, qui, par sa naissance aussi bien que par les qualités du cœur et l'esprit, pouvait cependant marcher de pair avec les plus grandes dames de notre pays, légua à son second fils une tâche ineffaçable. C'est pour échapper à l'ostracisme dont j'étais frappé que je me suis réfugié dans cette solitude. J'aurais tort de me plaindre, puisque j'ai trouvé ici le bonheur auprès d'une femme qui, suivant l'expression du poète indien, donne à mes années la rapidité d'un jour, au milieu de mes enfants, dont l'affection suffirait pour me faire oublier l'univers entier. Et cependant, en songeant à ceux qui m'ont si dédaigneusement repoussé, plus d'une fois j'ai souhaité...

Il s'arrêta. Bien que ces paroles eussent été prononcées avec l'accent de la tristesse, non de la haine, néanmoins, lady Sampson ne put s'empêcher de tressaillir.

Elle allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage à un officier d'une figure martiale, dont le front saignait d'une récente blessure. C'était le colonel qui seul avait survécu au combat de la journée, et qu'un émissaire du *half-cast* était parvenu à trouver. Il serra son fils dans ses bras et se jeta dans ceux de sa femme.

—Remerciez monsieur, à qui nous devons le moment de répit dont nous jouissons, dit celle-ci.

Le colonel se retourna, mais s'arrêtant brusquement:

—William! mon frère! dit-il.

—Votre frère! murmura lady Sampson avec une expression d'effroi, lui qui parlait tout à l'heure... Ah! dites-moi, monsieur, que votre pensée n'était point à la vengeance...

—A la vengeance? dit le colonel. Se venger! Vous venger, William! Ah! de moi, soit, vous en avez peut-être le droit; mais de ma femme, mais de mon enfant! Le *half-cast* devint tout pâle.

—C'est qu'il le croit! s'écria-t-il, comme si un homme comme moi ne pouvait éprouver que des sentiments indignes d'un gentleman. Détrompez-vous, colonel, milady ne m'a pas compris. Oui, j'ai voulu avoir ma revanche, et cette revanche que j'ai si ardemment souhaitée, je crois bien que je la tiens. Vous m'avez repoussé, dédaigné, méprisé, eh! bien, tant pis pour vous; car sans moi vous étiez tous perdus, et je vous sauve. Bonsoir, monsieur, et allez vous reposer en paix; nous, nous veillerons.

Le lendemain, le colonel Sampson se promenait sur la terrasse, triste, préoccupé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, poursuivi par la pensée de son frère qui s'était montré si noble, si fier, si grand. En ce moment, un nuage de poussière lui annonça dans le lointain l'approche de quelques cavaliers lancés au galop; il reconnut bientôt l'uniforme anglais. C'était un détachement de la garnison la plus rapprochée qui, prévenu par William, s'empressait d'accourir.

Celui-ci accueillit les nouveaux venus avec la grandiose hospitalité de l'aristocratie britannique, mais il ne se départit pas de la flegmatique impassibilité qu'il s'était imposée, et, quand on lui parla des distinctions par lesquelles la reine ne manquerait sans doute pas de reconnaître ses services, il se borna à s'incliner froidement.

Au moment où le colonel allait s'éloigner avec ses compagnons d'armes:

—William, dit-il au *half-cast*, hier soir vous avez pris sur moi l'avantage, à mon

tour de le reprendre ce matin. Le devoir m'appelle à de nouveaux combats; je ne sais ce que l'avenir me réserve: que ferai-je de ma femme et de mon fils? Je les laisse à votre garde, et je pars tranquille.
—C'est bien, dit simplement William.

Le terme de cette épouvantable guerre était arrivé. Le colonel, qui avait prodigué les actes du plus brillant courage, obtint de la faveur du gouverneur une distinction flatteuse pour son frère: il s'empressa de la lui apporter, mais le *half-cast* parut peu sensible à cet honneur.

—Soit, se dit-il, tu me tiens rigueur et tu as raison; mais je saurai bien trouver le moyen de t'attendrir et de te vaincre.

La femme du colonel Sampson avait retrouvé sous les ombrages de l'habitation tout l'éclat de sa santé et de sa beauté; elle s'était prise d'une affection passionnée pour la jeune Hindoue; son fils avait une fraîcheur de coloris inaccoutumée, le bonheur se reflétait sur ses traits.

Un soir, ils étaient tous réunis sous la véranda et causaient du passé en se laissant bercer par les vagues harmonies des bois. Le colonel prit son fils d'une main, de l'autre le fils aîné du *half-cast*, et les tint ainsi rapprochés; puis, s'adressant au premier:

—Georges, le temps que vous avez passé dans cette demeure ne doit jamais s'effacer de votre mémoire; souvenez-vous que vous y avez trouvé un frère, et que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, votre cœur doit lui être toujours ouvert. De loin comme de près, vous ne devez cesser de vous aimer, les mêmes sentiments doivent vous lier à jamais; mes enfants, embrassez-vous.

Il se tourna alors vers le *half-cast*:

—J'ai parlé à mon fils: tiendrez-vous au vôtre un langage différent? lui direz-vous que mes désirs ne sont pas les vôtres?

—Non, répondit William, subjugué cette fois et emu jusqu'aux larmes, non, je ne vous démentirai pas. Qu'ils soient donc frères comme nous le sommes, et donnons-leur l'exemple.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre: ce fut le commencement d'une intimité que rien ne devait altérer dans la suite.

LOUIS COLLAS.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 28 août 1879.

Adresser toutes les communications concernant cette partie du journal à M. O. TREMPER, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 173: MM. M. Toupin, J. Gauthier, Montréal; M. Lalandy, New-York; Z. Delaunais, Québec.

J. W. S., Montréal.—Merci pour vos bienveillantes communications.

Z. Delaunais, Québec.—Impossible d'acquiescer à votre demande pour le présent. Avez-vous reçu les diagrammes?

POTTER vs. MASON.—Les dernières nouvelles concernant ce match sont: Potter gagne 3 parties, Mason 4, et 7 ont été nulles. Nous publierons sous peu quelques-unes de ces intéressantes parties.

Un match a eu lieu en Angleterre entre MM. Blackburne et Bird, pour un prix offert par les habitués du "Divan," où les parties ont été jouées. M. Blackburne est sorti vainqueur de cette lutte en gagnant 5 parties, M. Bird 2 et une a été nulle.

Les Italiens ont quatre manières de roquer, savoir: *Roccare forte*, R 1er T et T 1er F; *Medio*, R 1er C et T 1er R; *Larghissimo*, R 1er T et T 1er R; *Ristretto* ou *alla Calabrista*, R 1er C ou T 1er F.

Madame Gilbert, "la Reine des Échecs," a accepté un match, par correspondance, avec Mlle Ella-M. Blake, de New-Berry, Etats-Unis, dont la réputation comme amateur d'échecs est très-grande sur ce continent. Cette lutte intéressante commença aussitôt que Mme Gilbert aura terminé plusieurs parties qu'elle joue en ce moment. La victorieuse sera le champion des échecs du beau sexe.

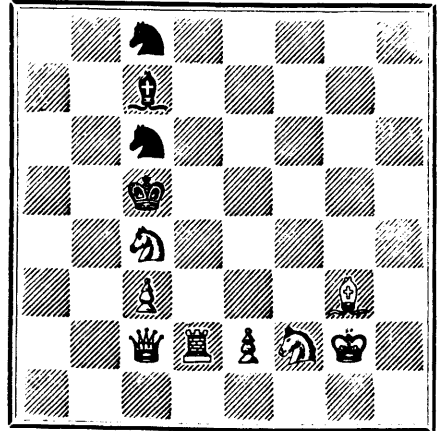
"NEW CHESS MAGAZINE."—Tel sera le titre d'une nouvelle revue mensuelle qui doit paraître à Londres, le 1er septembre prochain, sous l'habile direction de MM. Hoffer et Dr Zukertort. La haute réputation dont jouissent à juste titre ces messieurs est une garantie que ce journal sera de première classe, et remplira la place laissée vacante par le *Westminster Papers*. Le prix d'abonnement est de \$2.00 par année. Les envois doivent être adressés à M. Léopold Hoffer, 18, Tavistock street, Covent Garden, Londres, Angleterre.

PROBLÈME No. 175.

LETTRE "L"

Composé par M. SCHOUMOFF.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 173.

Blancs.	Noirs.
1 T pr P	1 P pr T
2 R 7e R	2 C pr F, éch. 1 2 3 4
3 R 6e R	3 C pr C, échec (a)
4 T pr C	4 R pr T
5 D 1er C R, mat.	
	(a)
4 R 5e F	3 C 1er D, échec
5 Mat.	4 ?
	(1)
3 R 6e R	2 C 3e C R, échec
4 R 5e F	3 C pr T, échec
5 C ou D, mat.	4 ?
	(2)
3 F pr C	2 C 4e D, échec
4 R 6e D	3 C 3e F ou 3e C, éch
5 Mat.	4 ?
	(3)
3 D pr C, échec	2 F 6e T D
4 D 1er R, échec	3 F 6e D (b)
5 Mat.	4 ?
	(b)
4 C 2e F D, échec	3 C 6e D
5 D 6e F R, mat.	4 R pr T
	(4)
3 C 5e F R, échec	2 C 6e D ou 6e F
4 D pr P, échec	3 R pr T
5 F 7e D, mat.	4 R pr C

9ième PARTIE

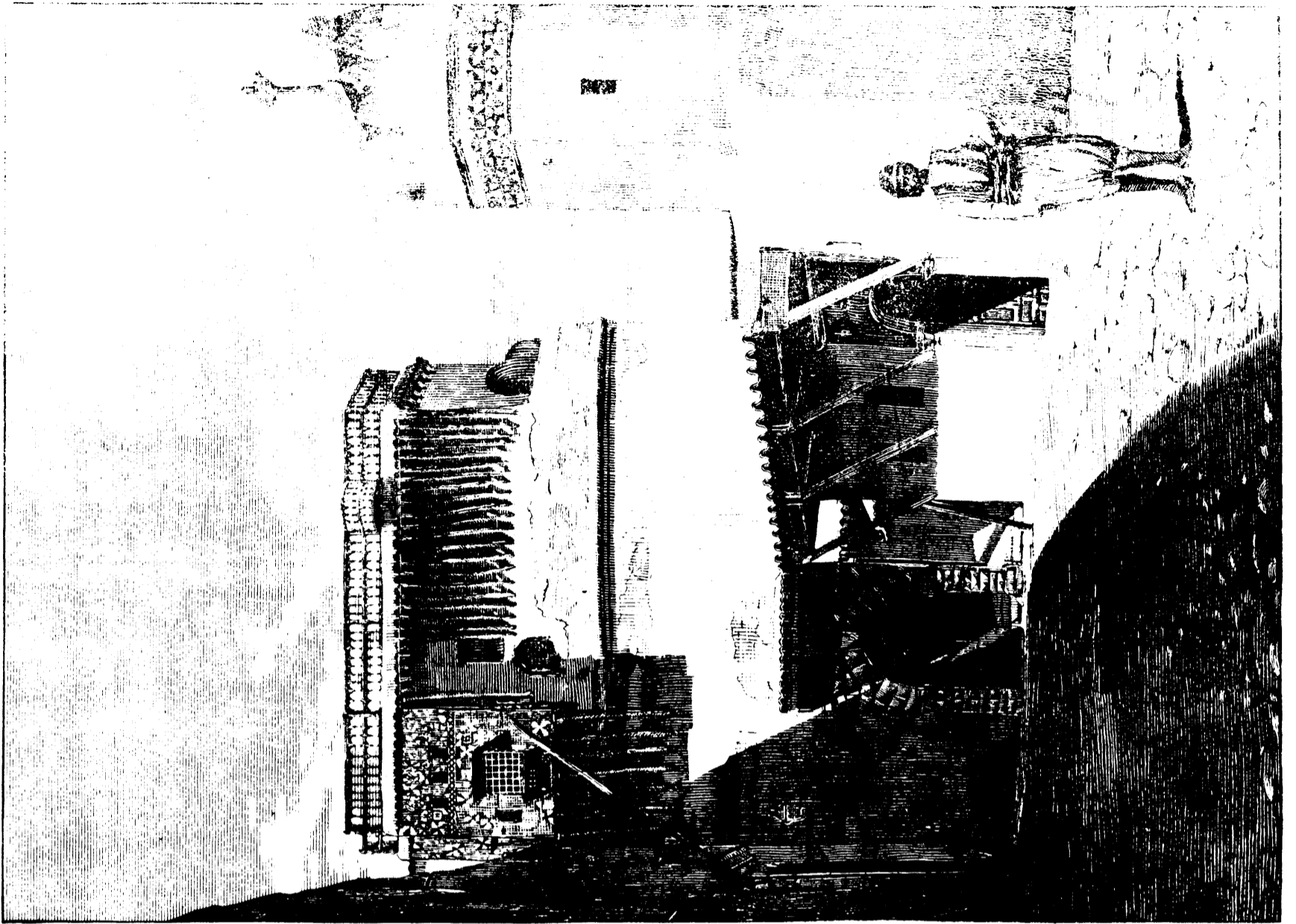
Nous empruntons au *Canadian Spectator* la partie suivante qui a été jouée il y a quelques semaines.

Gambit Allgaier-Kieseritzky.

Blancs.	Noirs.
M. J. W. SHAW.	M. O. TREMPER
1 P 4e R	1 P 4e R
2 P 4e F R	2 P pr P
3 C 3e F R	3 P 4e C D
4 P 4e T R	4 P 5e C
5 C 5e R	5 P 3e D (a)
6 C pr P F R (b)	6 R pr C
7 F 4e F, échec	7 F 3e R (c)
8 F pr F, échec	8 R pr F
9 D pr P, échec (d)	9 R 2e F
10 Roquent	10 F 3e T (e)
11 D 5e T, échec	11 R 1er F
12 P 4e D	12 D 3e F
13 P 5e R	13 D 3e C
14 D 3e F	14 P 3e F (f)
15 F pr P	15 R 2e R
16 P pr P, échec	16 R 2e D
17 F 2e T (g)	17 D 3e R
18 D 5e T	18 F 6e R, échec
19 R 1er T	19 C 3e F
20 D 3e F	20 F pr P
21 C 2e D	21 T 1er F R (h)
22 T D 1er R	22 D 4e D
23 D 3e T R, échec (i)	23 R 1er D
24 T 7e R	24 D 2e D
25 C 4e R	25 T 1er R
26 C pr C	26 C pr C
27 T pr C	27 T pr T
28 P pr T, échec	28 R pr P
29 T 6e D	29 D 5e R
30 D 7e D, échec	30 R 1er F
31 T 6e R	31 D 4e D
32 F 6e D, échec	32 R 1er C
33 T 6e T	33 D 2e F
34 D pr D, échec	34 R pr D
35 T pr P, échec	35 R 3e R
36 F 3e T	36 P 4e C
37 P 3e F, et les Blancs gagnent avec leurs pions du côté du Roi.	

NOTES—PAR M. C. S. BAKER, Montréal.

(a) Ce mouvement est connu sous le nom de Kolisch. M. Wormald et le *Handbuch* donnent un faible résultat en faveur des Blancs. M. Gossip est d'une opinion diamétralement opposée.
(b) Cette manière de jouer le gambit ne se trouve dans aucun livre. C pr P C est le coup ordinaire.
(c) P 4e D est préférable. Les Blancs jouent F pr P, échec, R 1er C, comme dans le gambit Allgaier.
(d) P 4e D était meilleur. Dans une attaque aussi violente, rien ne peut être fait sans la coopération des autres pièces.
(e) Nous eussions préféré P 4e T R; car, si D pr P, échec, ou T pr P, échec, les Noirs répondent par C R 3e F, avec une partie dégage.
(f) C D 3e F aurait été certainement plus fort, amenant de suite deux pièces en jeu.
(g) Pourquoi pas F 5e R? Assurément, ce coup était plus puissant.
(h) Coup inférieur, ôtant le C et laissant la T sans appui.
(i) Peut-être que T 7e R aurait été meilleur.



ALGERS—LA KASBA. LE CÉLÈBRE FAYELON DE COU—REVERVAL.



ALGERS—RUE DU DIABLE

JEU DE DAMES

THÉORIE DU JEU DE DAMES

Je consacre ces vers aux amateurs de Dames, Aux amis de la lutte, aux joueurs sérieux, Aux auteurs de traités pour leurs justes réclames, Aux artistes en vogue, au talent glorieux.

Que ne puis-je en ce jour, inspiré par ma muse, Rendre à ce jeu brillant l'honneur qu'on lui refuse !

La jeunesse actuelle aime les jeux bruyants, Il faut pour la distraire un objet qui lui plaise ; Les Dames, les Echecs ne sont pas attrayants, Aux cartes, au billard, on peut jaser à l'aise. Je suis loin de vouloir critiquer aucun jeu, Chacun prend son plaisir selon son caractère ; Quant à moi, je le dis, j'en fais même l'aveu, Les Dames, c'est toujours celui que je préfère ; J'aime par goût l'intrigue et la combinaison, Ce jeu remplit mon but et me donne raison. Quelques-uns me diront (gens indignes d'excuse) :

"Vous vous cassez la tête à de pareils calculs ?" "Vous perdez votre temps, vos agréments sont nuls,

"Ce jeu, c'est un travail, est-ce ainsi qu'on s'amuse ?"

"—Profanes ! Ignorants ! qui cultivez l'erreur, Cessez de diffamer, vous jugez sans connaître, Ce langage est stupide et de nulle valeur, Méditez les raisons que je vais vous soumettre."

Ce jeu, c'est le plus beau qu'on puisse imaginer, Il offre à l'amateur qui cherche à combiner, Un champ vaste au combat et d'agréables luttes, Où l'on voit tour à tour et victoires et chutes. Un poète éminent que je tiens à nommer :

Edgar Poe lui-même a voulu proclamer Pour ce jeu remarquable, une suprématie Sur tous les jeux connus, même sur les échecs ! L'illustre Philidor par son autocratie, N'en possédait-il pas les stratégiques clefs ! Aux Dames, aux Echecs, il était invincible, A ces derniers surtout, il dirigeait sans voir Plusieurs jeux à la fois, chose incompréhensible. Aux Dames il voulut appliquer son savoir ; Au bout de quinze coups, malgré tout son gri-moire,

Il brouilla la partie, étant bien convaincu Qu'impossible il était de jouer de mémoire. Depuis lors cet arrêt a toujours survécu.

Faut-il de mon sujet faire un nouvel éloge ? C'est à d'autres que moi qu'il faut donner le tour. Consultez les auteurs, c'est eux que j'interroge. Tels que : Manoury, Blonde et Comnard et Dufour,

Lallement et Grégoire, aujourd'hui notre maître, Avec eux vous serez forcés de reconnaître, Qu'il n'est rien au-dessus de cet art merveilleux, Qu'on peut le proclamer le roi de tous les jeux !

Voyez ces deux luttes, l'échiquier sur la table, Appuyés sur le coude et le front sur la main ; Ils ont l'air inquiet, joyeux ou redoutable, Selon que la partie indique perte ou gain ; Ils ne se doutent pas même de leur présence ; Ils n'entent personne, ils ne voient que leur jeu ; Entre eux règne toujours le plus profond silence ; Ils observent la règle en tout point, en tout lieu ; On croirait qu'il s'agit du salut de la France ! Tant ils sont attentifs au plan qu'ils ont conçu ; Malheur ! à qui viendrait par une inconvenance Détranger leurs calculs, il serait mal reçu. Ils ne se passent rien, pour l'erreur pas de grâce ; Si l'un d'eux s'est trompé croyant tenter un coup, De sa faute il subit la peine quoi qu'il fasse, C'est une loi commune envers et contre tout. S'il a su tendre un piège avec adresse et ruse, Et que son ennemi s'y soit laissé tomber, Sans trêve ni pitié, de sa force il abuse, Tant qu'il ne le voit pas se rendre ou succomber.

Ce jeu fut inventé, dit-on, par Palamède, Son origine aurait donc plus de trois mille ans ; Trois mille ans, c'est beaucoup, peut-être l'on ex-cède,

L'histoire nous le dit, croyons ses documents ; Il s'est perpétué chez nous de race en race, Peu nous importe alors sa naissance et son nom, N'est-il pas reconnu digne d'un grand renom ? De bon droit, il figure à la première place, Parmi les jeux d'esprit les plus intéressants ; Par ses variétés on découvre sans cesse Des coups toujours nouveaux, splendides et brillants,

Et des pièges remplis d'astuce et de finesse. Plus on l'approfondit, plus on est étonné De ses combinaisons et de sa stratégie, On prétend que depuis qu'il est imaginé, Il ne s'est pas joué deux fois même partie. L'inconnu nous intrigue, on veut le pénétrer, Chacun est curieux de vouloir s'illustrer, Ici, tout est calcul, mémoire et clairvoyance ; Les fautes qu'on commet sont fautes d'imprudence.

Toute se passe au grand jour et s'exécute au vu ; Pas de hasard possible, il n'est rien d'imprévu ; Ce jeu, par son attrait, fait qu'on s'y passionne, On jouerait dans le feu sans craindre aucun danger.

Au fort de l'action qu'un succès aiguillonne, On oublierait, ma foi, de boire et de manger ! Il ne faut pourtant pas trop pousser la fatigue, Les jeux sont inventés pour recréer l'esprit, De sa santé l'on doit ne pas être prodigue, C'est un soin personnel que le bon sens prescrit.

Mon cadre est tout tracé, je ne veux pas m'étendre

Sur de simples détails connus de tout joueur, Les éléments du jeu, chacun sait les com-prendre ;

Il faut se conformer aux règles en vigueur ; On doit être en tout temps scrupuleux et sévère Sur le respect des lois qui doivent s'observer, C'est le plus sûr moyen que l'on puisse trouver Pour devenir habile en pareille matière.

Des Dames, je ne veux pas en faire un traité, Je me borne à citer les règles principales, Que je présente ici sous formes nominales, D'après les bons auteurs, dans leur intégrité. — Pion touché, pion joué, c'est la règle première, C'est-à-dire qu'il faut, sans qu'on vous y re-quièr,

De vos pièces jouer celle que vous touchez, A moins que ce ne soit dans un but d'arrimage ; Vous dites, dans ce cas, lorsque vous commen-cez :

J'adoube ; c'est un terme adopté par l'usage ; Lorsqu'on possède encor sa pièce entre ses doigts, Le coup n'est pas forcé, s'il est plusieurs endroits Où l'on peut la placer ; on est maître du choix

—On appelle souffler, enlever une pièce Qui devait prendre, et qui, par ruse ou mala-dresse

Ne l'a pas fait, sinon fait incomplètement. Après avoir soufflé, l'on joue à l'ordinaire. Souffler n'est pas jouer, nous dit le rudiment, Si l'on veut négliger, différer de le faire, On le peut, le soufflage étant facultatif ; C'est selon le profit que l'on doit en attendre, Malgré tout ce moyen est souvent lucratif.

—Quand on est averti, l'on est forcé de prendre Du côté du plus fort, ce coup est de rigueur ; On ne peut refuser sans encourir le blâme, Tout en reconnaissant l'adversaire vainqueur.

On est libre à son choix de prendre pion ou dame, C'est le nombre qui prime et non pas la valeur, Deux pions contre une dame ont toujours pré-férence, C'est reconnu par tous les joueurs d'excellence.

—Dans l'action de prendre on peut diverses fois, Sur une case vide y passer sans entrave, Tandis que sur un pion sans transgresser les lois On ne peut repasser, c'est une clause grave.

—Si l'on prend plusieurs pions on doit les en-lever

Tous ensemble après coup, car sans cette mesure Enlevés tour à tour, on verrait arriver L'infraction citée, on peut bien le conclure.

—Aux Dames, il existe une imperfection, C'est la nulle partie ou mieux dit la remise, On ne saurait donc trop porter d'attention Pour que ce cas fortuit moins souvent se pro-duise ;

Il est des coups brillants qu'il faut étudier, Quand on veut bien conduire une fin de partie, Sans eux vous ne pourriez jamais remédier Aux inconvénients de votre impéritie ; A force de pratique, il faut les pénétrer Si l'on veut parvenir un jour à s'illustrer.

—On ne rencontre pas toujours de force égale, Deux joueurs pour lutter avec chance rivale ; Pour rétablir entre eux l'équilibre égal Il faut que plus fort, compensant le dommage, Fasse équitablement à l'autre un avantage D'un demi-pion, d'un pion ce n'est déjà pas mal, Deux encor ça se voit, mais plus c'est impossible, Ou le jeu n'aurait plus d'intérêt admissible.

Voilà mes documents tels qu'ils étaient promis ; Je vais les compléter pour les joueurs novices, Par des renseignements et de sages avis Qui leur seront toujours utiles et propices.

—Si vous voulez apprendre à jouer promptement, Avec plus fort que vous mesurez votre adresse, Cherchez à pénétrer des coups l'arrangement, Surtout n'agissez pas avec trop de vitesse.

Quand vous vous sentirez l'esprit préoccupé, Abstenez-vous plutôt, ce sera préférable Que de vous mettre au jeu ; lors vous seriez trompé ;

Il existe des jours où rien n'est favorable, De même qu'il en est où l'on découvre tout ; D'un coup presque impossible on en viendrait à bout.

Évitez de toucher votre pièce à l'avance, Ni même aucune case en y posant le doigt, Réfléchissez avant, usez de prévoyance, On doit toucher des yeux sans inquier l'endroit ; Pas de distraction, parlez le moins possible ; Ne faites pas connaître un coup prémédité ; Vous pourriez vous tromper, on n'est pas infail-ible, Si ce coup était faux, vous seriez dépité. [ible, Quand vous aurez commis une faute assez grave, Il faut la réparer, s'il se peut, sans entrave, Pour que votre adversaire en ait moins de profit ; S'il ne l'aperçoit pas, gardez-vous de lui dire, Votre indiscretion pourrait parfois vous nuire, Puisque le même coup peut être reproduit.

Soyez prompt à jouer ; avant que de le faire, Embrassez vivement l'ensemble du damier ; Raisonnez les deux jeux, ce calcul vous éclaira. Si vous pouvez avoir le coup sur l'adversaire Vous pouvez arriver à dame le premier.

S'il n'est qu'un seul côté quand vous aurez à prendre,

Surtout n'hésitez pas, c'est nuisible d'attendre ; En réfléchissant trop vous perdez votre temps, Et pouvez vous laisser souffler par négligence.

Si fort que vous soyez n'avez pas d'indulgence. Tendez à l'ennemi pièges et guet-apens, Faites-le succomber en moins de temps possible, Portez-lui sans pitié les coups les plus terribles ; Si vous le ménagez, il faut vous défier ; Il en profitera pour se fortifier ; Une belle partie est quelquefois remise, Quand par légèreté vous l'avez compromise ; On a vu même en perdre en cette occasion Pour avoir abusé de sa position.

En écartant vos pions, vous les mettez en prise, En les serrant par trop vous les emprisonnez, On peut dans chaque cas vous faire une surprise, En pareille occurrence il faut avoir du nez.

Au côté faible il faut donner la puissance, Cette chose est facile en combinant le jeu ; A de propices coups on doit donner naissance, Pourvu que l'on se trouve habile tant soit peu.

Soyez très-attentif à la partie adverse, Lorsque vous la verrez vous préparer un coup, Feignant de l'ignorer, que votre esprit s'exerce En déjouant son plan à la gêner partout.

S'il reste peu de pions, étant fin de partie, Sachez les rapprocher pour qu'ils s'aident entre eux Sans quoi vous pourriez bien, faisant une sortie, Voir vos projets déçus par un coup désastreux.

Si votre joueur prend par goût, par préférence, Les rives du damier, laissez-le s'y placer, Mettez-vous au milieu, selon toute apparence, En resserrant ses pions, vous pourrez le forcer A rester dans les coins ; dans cet état de gêne Ils seront prisonniers, et, pour les dégager, Vous le verrez contraint, non sans beaucoup de peine, Au moins d'en donner un pour sortir de danger.

Lorsque vous débutez le centre est préférable, A gauche comme à droite on est en liberté, Vous pouvez avancer, le pion est plus jouable, Dans sa marche il craint moins de se voir arrêté.

Le premier pion poussé, ce n'est qu'une amulette, En droite ligne si vous poussez le suivant, Il existe un danger ! c'est le coup de marelle ; Faute de l'éviter on succombe souvent.

Quand vous apercevrez le jeu de l'adversaire S'affaiblir d'un côté, sans trop vous dégarnir, Attaquez-le par là ; s'il veut vous retenir Et vous barrer passage, afin de se soustraire Au danger qu'il redoute, il sacrifiera tout, Sans quelquefois pouvoir amortir votre coup.

Lorsque vous préparez adroitement un piège, Et que votre ennemi cherche à le déjouer, C'est qu'il a découvert votre intrigant manège, Renoncez-y plutôt, vous pourriez échouer ; De vouloir persister c'est un mauvais système. On compromet son jeu, manquant l'occasion De mieux l'utiliser, changeant de stratagème, Dans ce cas soyez vif à la décision.

N'entamez pas un coup à première apparence, Sondez le fond du jeu, voyez le résultat, Car si coup n'offrirait pour vous aucune chance, Il vaudrait beaucoup mieux renoncer au combat.

Lorsque vous ne pouvez sauver un pion en prise, C'est le coup de repos, sachez l'utiliser ; Emparez-vous d'un poste, agissez par surprise, Forcez votre adversaire à vous indemniser.

Il faut vous défier surtout de la lunette, Préparée à dessein, c'est un appât trompeur ; Malicieusement votre ennemi vous guette, Résistez bravement au démon tentateur.

Sachez vous préserver de la moindre surprise, Combinez votre jeu sur les règles de l'art ; Prenez garde à l'écueil du pion qu'on met en prise, Derrière lui souvent existe un traquenard.

Quand un coup ruineux fortement vous menace, Sacrifiez un pion, même deux, s'il le faut ; En différant la perte un moment efficace Peut troubler l'adversaire et le mettre en défaut ; Il arrive souvent qu'on perd une partie, Pour avoir fait d'un pion la faible économie.

Si vers fin de partie, ayant deux pions de moins, Vous conservez l'espoir de parvenir à Dame, Offrez-en encore un et mettez tous vos soins Pour vous mettre à l'abri d'une nouvelle trame. Car avec une Dame et l'adversaire trois, La partie est remise entre joueurs adroits.

Imaginer les coups, c'est le fruit du génie, Mais ce n'est pas toujours une source de gain ; On peut détruire un jeu, troubler son harmonie, Après un coup splendide et d'un effet certain, Ce qu'il faut rechercher pour gêner l'adversaire, C'est l'endroit le meilleur, c'est la position, Dans les termes de l'art : c'est la force du pion ; Vous entravez sa marche, en l'obligeant de faire Pour sortir d'embarras une concession.

Artistes du damier ! je n'ai plus rien à dire, Voilà de mon sujet ce que j'ai pu traduire ; D'autres plus éloquents parleront mieux que moi. Êtes-vous satisfaits !... C'est ce que je désire ;

Vous êtes mes censeurs, soyez de bonne foi. Ah ! daignez ac-order indulgence à ma muse, C'est un collègue au jeu qui réclame l'excuse. Pour les Dames... jamais cela ne se refuse.

JACQUEMIN MOLEZ.

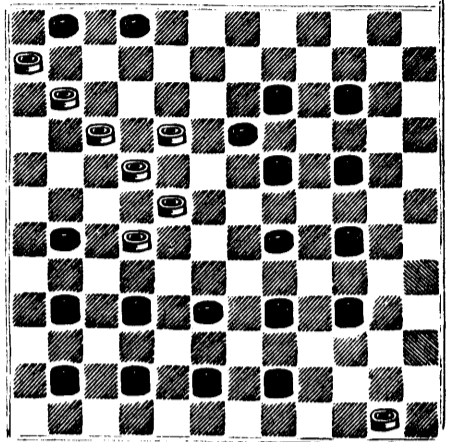
Reims.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 179

Composé par M. F. BLACK, Montréal. NOIRS.



Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 177

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values: 34 à 14, 23 à 47, 14 3, 17 67, 62 56, 63 61, 69 63, 70 9, 3 71 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 177

Montréal.—N. Chartier, J. Boyte, P. Décaereau. Saint-Hyacinthe.—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot. Québec.—N. Langlois, J. Lemieux.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R.V. JOSEPH T. INMAN, Station D. New-York.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M.M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises. NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

- 10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.
20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.
30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.
40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table of market prices for various goods including flour, grains, legumes, dairy, and meats in Montreal, dated August 22, 1879.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock and animal products such as beef, pork, and poultry.

ANNEE SCOLAIRE 1879-1880

Advertisement for a bookstore selling classical books, located at 250, Rue St-Paul, Montreal.

Advertisement for a school of grammar and orthography, including a list of course materials and prices.

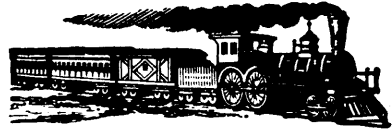
SOUPE AUX POIS!

Advertisement for pea soup prepared by Symington, highlighting its health benefits.

L'extrait de viande de Liebig

Advertisement for Liebig's meat extract, described as delicious and nutritious.

Advertisement for William Johnson, a bookseller and printer located at 36, Rue Saint-François-Xavier.



Chemin de Fer Intercolonial ARRANGEMENTS D'ÉTÉ.

Table of train schedules for the Intercolonial Railway, including departure and arrival times for various stations.

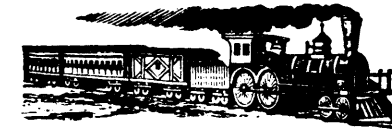
Text describing the train services, including express passenger trains and excursion routes.

Contact information for G. W. Robinson, Agent, and D. Pottinger, Superintendent.

HOTEL RIVARD

Advertisement for Hotel Rivard, located at No. 20, Rue Bonsecours, Montreal.

Advertisement for a financial service offering investments in Wall Street funds.



Chemin de Fer du Gouvernement DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

Text describing the railway routes and services.

Text regarding train schedules and ticket information.

Text regarding agents and services for the railway, including contact for C. A. Stark.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Advertisement for religious goods and services, including church ornaments and vestments.

AGENTS, LISEZ CECI

Advertisement for agents and manufacturers, including contact for A. C. Senecal & Co.

PRODUIT PHARMACEUTIQUE FRANCAIS

Advertisement for French pharmaceutical products, specifically 'L'ONGUENT CANET' for treating various ailments.



Advertisement for window blinds and other household items, mentioning L. J. A. Surveyer.



RIVIERE ST-MAURICE

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Advertisement for a public works project on the St-Maurice River, seeking contractors.

Contact information for F. Braun, Secretary of the Public Works Department.

Longpré & David

Advertisement for Longpré & David, lawyers located at No. 15, Rue Sainte-Thérèse.

LA POUFRE ALLEMANDE

Advertisement for German powder, known as 'The Cook's Friend'.

REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY

Advertisement for Gray's specific medicine, featuring portraits of the individuals involved.

NOUVEAU PROCÉDÉ

PHOTO-ELECTROTYPE

Advertisement for a new photographic process by La Cie. Burland-Desbarats.

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Advertisement for ink and pen drawings, including contact information for the company.

CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

PRIX RÉDUITS

CHANGEMENT D'HEURES

DIVISION EST

Table of train schedules for the Q.M.O. & O. Railway, Division East.

DE RETOUR :

Table of return train schedules for the Q.M.O. & O. Railway.

Text regarding train services and ticket information.

PORTRAITS

Advertisement for portraits, specifically of Pope Pius IX and King Louis XIII.

Text regarding the company Burland-Desbarats and their publications.

AVIS!

The Scientific Canadian

Advertisement for The Scientific Canadian magazine, highlighting its content.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Text regarding the magazine's subscription and distribution.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Text regarding the magazine's content and subscription details.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Text regarding the magazine's content and subscription details.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Text regarding the magazine's content and subscription details.

Text regarding the magazine's content and subscription details.